

Gisèle Kantoussan

Le Temps de la traversée

EDILIVRE

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père plein de tendresse, le Dieu de qui vient tout réconfort.

Dans toutes nos détresses, il nous réconforte ; ainsi, nous pouvons réconforter tous ceux qui sont dans la détresse, grâce au réconfort que nous recevons nous-mêmes de Dieu. »

2 Corinthiens 1, 3-4

*À ceux sur qui la souffrance, la maladie, la solitude...
pèsent*

À ceux qui soignent et prennent soin sans compter...

À ma congrégation, ma grande famille, mes amis...

À vous lecteurs et à vos proches malades et souffrants...

À toi, maman.

Préface

J'ai connu sœur Gisèle Kantoussan lorsqu'elle est venue faire une année d'étude dans notre université de Fribourg. J'ai été impressionné par le mélange de force et de douceur qui émanait d'elle, avec toujours un sourire engageant. Je savais qu'il y avait eu des difficultés de santé dans sa famille, mais je n'imaginai pas les blessures que cette jeune femme avait déjà dû supporter dans sa propre chair. Je l'ai découvert, comme le lecteur le fera, lorsqu'elle m'a envoyé ce récit en me proposant d'en écrire la préface.

Faire le récit de ce qui nous touche au plus intime n'est pas facile. Il faut avoir le courage de parler, de se dévoiler, de susciter probablement des questions et des commentaires. Mais, en même temps, il est nécessaire que certains le fassent. Ils sont comme des voyageurs qui ont traversé des régions inconnues et hostiles, et qui racontent ensuite leur périple. Or ces récits sont infiniment précieux, parce qu'ils sont des réserves d'espérance. « J'écris pour dire que je suis bien vivante ! », dit l'auteure. Celle qui raconte son voyage nous dit d'abord que, malgré les difficultés, elle est toujours là, qu'elle continue d'avancer sur le chemin de sa vie et même qu'elle peut « continuer de rire ». C'est dire que, si difficile que soit la confrontation à la maladie, si douloureux, si

désespérant que soit le chemin qu'elle nous oblige à prendre, nous savons que certains l'ont parcouru et qu'ils sont là pour en témoigner. La théologienne luthérienne Dorothee Sölle nous dit que ces témoins sont infiniment précieux pour ceux qui ont l'impression de souffrir « en vain et de façon stérile ». Ils ont, dit-elle, fait « l'expérience de la force des faibles dans la souffrance », ils ont montré une manière d'avancer sur le chemin de leur vie en étant capable de vivre pour autre chose que la seule lutte contre la maladie et la souffrance. Ils ont su ne pas être obnubilés par elle. Leur parole est nécessaire. S'il n'y avait personne qui dise cette possibilité de vivre pleinement, de pouvoir rire, prier, louer malgré ce qui nous blesse et nous déchire, alors, dit D. Sölle, « il n'y aurait pas d'espérance. Alors toute souffrance serait une douleur absurde, destructrice que l'on ne pourrait pas travailler, toute tristesse serait "selon le monde" et conduirait à la mort. *Mais nous savons que des êtres humains ont souffert et ont vécu autrement* »¹.

Sœur Gisèle nous emmène donc sur ce chemin de vie, où on perçoit un fond inaltérable de foi, de tendresse et de fidélité familiale, et finalement de paix. La maladie peut venir ébranler tout cela, comme le vent secoue un navire, mais la construction est solide et elle résiste. En se disant, elle nous décrit un chemin de résilience. Rappelons que celle-ci est une « capacité de s'adapter aux événements traumatisants de l'existence en faisant usage des ressources internes et externes pour continuer à vivre une vie pleinement humaine ». Ces ressources qu'elle utilise pour continuer à tisser la trame de sa vie, je les vois dans trois

¹ SÖLLE Dorothee, *Souffrances*, coll. « Théologies », Paris, Éd. du Cerf, 1992, p. 173-174.

axes. Il y a l'amour d'abord, qu'elle reçoit et qu'elle donne. Amour du et pour le Christ qui précède tout, amour de et pour sa famille, les médecins ou sa communauté religieuse. Il y a la foi aussi, une foi forte et fragile, celle qui porte solidement ou celle qui ressemble plus à un petit lumignon qui vacille. Cette foi, elle l'a chevillée en elle, mais elle la rencontre aussi chez ses proches et elle s'en nourrit. Elle nous donne un bel exemple du caractère toujours social de la foi, et de la manière dont elle ne cesse d'être au cœur d'un mouvement de donner-recevoir. La foi individuelle est reçue, soutenue et renforcée par les autres, mais dans le même temps elle ne peut rester enfermée, toujours elle est retransmise et redonnée. Et puis, finalement, il y a la vie, cette vie qui jaillit chez cette jeune femme et qui ne veut pas se laisser éteindre. Elle veut vivre, elle a ce cri : « Ne pas se laisser aller à la mort ! » Là aussi, cette vie ne dépend pas d'elle seulement, mais elle est portée par son Créateur, elle est appelée, requise par tous ceux qui sont autour d'elle et qui veulent qu'elle vive.

Merci ma sœur pour tout cela, pour ces pages qui disent la blessure de la chair avec beaucoup de délicatesse, mais qui disent surtout la vie d'une jeune femme qui, partie en voyage, nous en livre le récit. Un récit où vous ne comprenez pas tout ce qui vous arrive, mais où vous persévérez malgré tout. Vous nous faites espérer, et aussi rêver. Entre la Casamance et Lyon, vous nous dites ce qui est fondamentalement nécessaire pour voyager, entrer en poésie en regardant la lune, votre amie et confidente.

Thierry Collaud
Université de Fribourg

Avant-propos

Dire quand c'est difficile de choisir
Dire quand ça empêche de rire
Dire quand ça peut être pire
Je choisis de ne rien dire
Car je ne pourrai pas tenir

Si dire était un moyen pour te guérir
Je t'aurais dit pour ne point souffrir
Le silence me fait garder ton sourire
Je pense m'en sortir et je peux m'épanouir

Comme cette rose, je saurai reflleurir
Avec d'autres je continuerai de rire
Je pense que rien ne sera pire
La fleur de l'âge me donne un avenir

Si par ici, on peut tout dire
Là-bas, il y a un temps pour dire
Par ici, il faut cueillir
Là-bas, il faut laisser mûrir.

Écrire, pour exprimer ce qui, au fond de moi, est appelé à vivre, à renaître. C'est la raison qui m'a poussée cette fois à aller au bout pour partager avec toi, qui liras, ce témoignage, ce que j'ai vécu.

Écrire pour encourager ceux et celles qui, comme moi, ont combattu la maladie et continuent de lutter silencieusement pour vivre. J'espère que ce temps que j'ai choisi pour le dire me permettra de tourner délicatement les pages déchirées de ma vie.

Puisses-tu trouver, dans ces quelques lignes, la force de lutter contre ton mal ou de soutenir celui qui, autour de toi, cherche à traverser son épreuve.

À mes proches, qui jugeront que je ne leur ai rien dit, je demande pardon. C'est aussi pour eux que j'écris, pour que nous soyons, ensemble, de ceux qui permettent la traversée des ponts vers la vie. Cette vie reçue et appelée à être partagée, ce don gratuit, toujours à renouveler et à accueillir dans la confiance.

Merci à ceux qui connaissaient mon histoire et qui ont accepté avec moi de ne rien dire. Ceux qui ont écouté sans se lasser de mes plaintes, de mes cris, de mes révoltes. Ils m'ont fait marcher vers la vie sans me laisser me noyer dans ma souffrance. C'est aussi pour eux que j'écris, pour leur dire que je suis bien vivante !

Beaucoup d'enfants habitent mes pensées au moment où j'écris. Ces enfants et ces jeunes blessés par la vie, qui luttent aujourd'hui pour vivre parce que la maladie ou d'autres situations tragiques ont emporté leurs parents loin d'eux. C'est aussi pour eux que j'écris, car ils ont besoin de trouver sur leur chemin des adultes qui les aident à cheminer vers la lumière de la vie, celle de l'amour. Ceux que l'on aide aujourd'hui sont souvent ceux qui aideront

demain et deviendront à leur tour des ponts vers la vie.

Si ce récit est un partage de ce que j'ai vécu dans ma chair, un partage de la manière dont mon humanité a été touchée, de mon expérience dans la nuit de la foi, il est aussi un partage de ma foi. Cette foi qui me porte et qui me fait sourire.

Je pense à tous ceux qui ont vécu et qui traversent des situations beaucoup plus douloureuses que celles que j'ai connues.

Que chacun puisse lire, entre les lignes qui vont suivre, un appel à être passeur de vie. Cette vie, je l'ai généreusement reçue et je désire la mettre au service de Celui dont la présence et la fidélité ne cessent de m'accompagner et qui murmure à chacun : « Tu as du prix à mes yeux et je t'aime ! », Isaïe 43, 4.

« *Fiat !* »

Les doutes

1^{er} mars 2012. Je viens à peine de célébrer mon 29^e anniversaire ! Une voix au bout du fil m'annonce que je peux me rendre à l'hôpital régional pour une mammographie. C'est la voix de ma cousine, qui est infirmière dans cet hôpital où maman a séjourné pendant une année, en 2009.

Professeure au collège Monseigneur-Prosper-Dodds, je demande à annuler mon cours de l'après-midi et promets au directeur de le rattraper. Nouvel épisode d'une vie déjà bouleversée par la mort de ma sœur et de mon oncle dans un intervalle de sept mois !

Je décide alors de me battre, parce que si ma vie est bouleversée par la souffrance, elle l'est aussi par l'amour et le goût de la vie qui m'animent. Je décide de me battre contre le mal qui pourrait encore m'arriver, et je choisis, à travers larmes et faiblesses, de me mettre du côté de la vie, non pas une qui durerait de longues années, mais à accueillir au jour le jour en la vivant pleinement.

La mammographie faite à l'hôpital régional ce jour-là révèle un kyste. Le radiologue tente de me rassurer en me

conseillant d'aller voir un gynécologue. Dois-je lui faire confiance ? Je doute, en pensant à ma sœur décédée des suites d'un cancer neuf mois auparavant. La date du rendez-vous avec le gynécologue me paraît loin, je choisis d'aller voir un médecin qui, à son tour, tente de me rassurer en me disant que ce n'est pas grave.

À ce moment-là, mon intuition est plus forte que les mains nues du médecin qui me palpe et promène ses doigts sur mon sein. Le doute continue de s'installer et je décide d'envoyer les résultats de la mammographie au médecin qui a accompagné ma sœur durant sa maladie. Je l'appellerai le docteur Fall. Il est bon, ce médecin, et je lui fais confiance. Mais lorsque je lui téléphone pour lui demander ce qu'il pense des résultats de la mammographie, il me dit à son tour :

« Ce n'est pas grave, ma sœur, ne vous inquiétez pas. Ça ne vaut pas la peine de vous déplacer. Mais si vous y tenez, venez ! »

Pourquoi me dit-on que ce n'est pas grave ? Pourquoi cette mammographie révèle-t-elle un kyste ? À qui dois-je obéir ? Aux médecins ? À mon intuition si forte ? À Internet ?

En effet, j'ai commencé à prendre connaissance de ce mal qu'on nomme cancer au lieu de l'appeler cancre, au moment où ma sœur est tombée malade. J'allais régulièrement sur Internet pour me renseigner et c'est de cette manière que j'ai pris connaissance des différents symptômes, des différents moyens de lutte contre cette maladie, et de sa capacité à faire mal en détruisant nos moyens de défense, nos cellules.

Je pensais assez connaître mon corps pour me rendre compte de la présence d'un intrus en moi et, bien que le

toubib m'ait rassurée, une folle envie d'aller le consulter sur place, à Dakar, m'habite. Je vais donc quitter Ziguinchor en bateau et lui dire que je souhaite, même si ce n'est pas grave, qu'il fasse des analyses plus poussées, car cela me rassurerait davantage.

À Dakar, le docteur Fall me reçoit pour une consultation et me fait une ponction. Au moment du prélèvement, alors que je suis encore allongée sur la table de consultation, les yeux fixés au plafond de son bureau, il me dit :

« Si vous n'étiez pas la sœur de Fély, je n'irais pas plus loin. »

Pour le coup, je suis malheureusement la sœur de ma sœur, docteur, et il va falloir aller très loin.

En me relevant de cette table de consultation, je repasse mon chemisier blanc, que je porte sur ce corps devenu depuis un mois une énigme que je n'arrive pas encore à saisir. Le médecin me remet le liquide qu'il a prélevé de mon corps et me demande d'aller à l'Institut Pasteur, à côté du CHU Aristide-Le Dantec, pour une biopsie. Je sors de son bureau, tremblante et apeurée ; en avançant vers le laboratoire, beaucoup de questions me taraudent et mes pensées s'assombrissent, me laissant au bord des larmes. J'avance, courageuse, le pas alerte, seule en ce moment, sans savoir de quoi demain sera fait. En fait, demain, c'est déjà ce moment où je me présente à l'Institut en expliquant à la personne qui m'accueille pourquoi je suis venue. À son invitation, j'entre dans un des bureaux du laboratoire pour constituer mon dossier et verser l'acompte pour la biopsie.

J'entends encore résonner au fond de moi la douceur de la voix de cette belle dame sénégalaise, son beau regard qui me traverse, accompagnant sa main dans laquelle

j'abandonne la mienne. En réponse à ce geste, elle finit par lâcher quelques mots : « Vous êtes jeune ! »

Lorsque je lui demande combien coûte cette analyse, elle m'explique qu'il faut verser une partie des frais : je ne devrai en payer la totalité que si les résultats sont positifs ; dans le cas contraire, je n'aurai rien d'autre à donner. Cette logique me surprend et me paraît étrange, mais je ne cherche pas à comprendre, j'en ai assez ce jour-là !

Je dois revenir pour les résultats deux semaines plus tard. J'ai donc le temps de repartir dans le sud du pays, dans ma région natale, cette belle et verte Casamance, elle aussi marquée par des années de souffrances en raison du conflit armé qui a opposé le Mouvement des forces démocratiques de Casamance (MFDC) et l'armée sénégalaise. Ce conflit a commencé quelques années avant ma naissance et je reste marquée, comme beaucoup de jeunes de ma génération, par ses conséquences : j'avais 16 ans lorsque, élève au collège Saint-Joseph de Djifanghor, vivant à l'internat dans ce village à 8 km de Ziguinchor, l'établissement a été fermé, obligeant les internes à rejoindre leur famille pour finir l'année ; nous fûmes transférées dans d'autres établissements en ville, parce qu'il devenait dangereux de vivre dans cette zone.

Je suis donc contente de retrouver mes élèves pour quelques semaines de cours avant les vacances de Pâques. Je reprends en effet mon activité d'enseignante-avec une joie sincère et profonde, parce que j'aime cette profession grâce à laquelle papa a pris soin de l'éducation de ses enfants, d'autres enfants et de jeunes, et les a accompagnés dans la vie. Cette profession qui est aussi celle que j'ai vu exercer par mon parrain avec beaucoup de passion. Ce sont les élèves eux-mêmes qui vont susciter cette joie en m'accueillant

dans la cour du collège de leurs cris.

Dans la culture sénégalaise, c'est une belle manière d'accueillir les personnes que l'on aime, parce que le cri engage tout notre être, nos muscles, en même temps qu'il évoque la distance. C'est par un cri que nous entrons dans la vie et témoignons que nous sommes vivants ; mais en même temps, nous sommes dans la déréliction, parce qu'en prenant pour la première fois distance avec notre mère, nous sommes propulsés dans la mort. D'ailleurs, dans beaucoup de cultures en Afrique, notamment au Sénégal, c'est par un cri que l'annonce d'un évènement triste comme la mort est souvent faite au voisinage.

Ce cri des élèves est une des choses qui me resteront de mes petites années d'enseignement. Ce cri de joie a traversé mon âme et a fait de moi un phénix déterminé à vivre, quoi qu'il arrive.

En reprenant mes cours, je ne pense pas que je vis mes derniers instants d'enseignement, je ne pense plus à l'éventualité d'un cancer, mais chaque jour qui passe me rapproche des résultats de la biopsie. Cette expérience inattendue que je vis désormais au quotidien, tout en me faisant virevolter, m'aide à patienter et je fais face à tout ce que j'ai à vivre et à faire.

Le moment venu de retourner à Dakar, je me lève dès l'aube, comme jadis Victor Hugo allant à ce rendez-vous pesant auquel la mort de sa fille Léopoldine l'a convoqué. Moi, je me lève pour honorer mon rendez-vous avec l'inattendu, moi qui, désireuse d'avoir un bilan plus poussé pour me rassurer, je n'ai pas su accueillir ce qui arrive.

Je n'ai pas oublié que je dois payer la totalité de mes frais d'analyse au cas où les résultats seraient positifs. Car, lorsqu'en me remettant les résultats de l'examen, la même

dame à qui j'ai abandonné une partie de mon corps m'invite à lui verser le reste à charge, je comprends que ma liberté commence à s'envoler. Je refuse de penser que le cancer est en train de me jouer un mauvais tour. Pourtant, mes pensées s'obscurcissent de nouveau et je résiste en attendant que le médecin lui-même me confirme que c'est un cancer. Mon existence devient comme cet Emmaüs des disciples, celui de la désolation où je dois aller seule d'un lieu à un autre, traversant les rues poussiéreuses du centre-ville.

En arrivant dans le bureau du docteur Fall, je sais déjà, à partir de la fameuse logique du laboratoire, que l'énigme, jusque-là impénétrable, laisse transparaître désormais quelques lueurs. À son invitation, je me suis assise en face de lui, j'ai ouvert mon sac et, sans me presser, j'ai sorti l'enveloppe qui va faire basculer ma vie en y installant l'incompréhensible. En remettant l'enveloppe, je regardais le médecin, lui exprimant sans parler ce que je pense savoir.

À son tour, il l'ouvre posément, comme s'il ouvrait une page de ma vie qui, comme cette enveloppe qui vient d'être déchirée, sera déchirée par la maladie. Il me regarde, fait semblant de chercher quelque chose derrière lui, se retourne et de nouveau me regarde avant de lâcher ces quelques mots : « Malheureusement, c'est la maladie. »

Ce jour-là, je refais l'expérience que le silence peut parler. Sans rien dire, je le fixe à mon tour, je baisse la tête et je repense à ma sœur Fély, qui n'est plus là et que cette maladie a emportée loin, très loin, à seulement 36 ans. J'ai été témoin de son combat contre ce mal. Le docteur Fall ne prononce jamais le mot cancer, mais tente de me rassurer : « Heureusement, c'est à un stade local. »

Qu'est-ce qu'un stade local du cancer lorsqu'on a vu souffrir puis partir sa sœur si jeune ? C'est quoi cette

maladie devenue innommable et que je dois deviner ? Hélas, c'est la maladie !

Pour moi, c'est la maladie qui a tué ma sœur et je lui en veux. Je ne connais pas sa date de naissance, mais elle a été déclarée au registre de mon état de santé le 5 avril 2012, la veille de la mort de Celui que j'aime et qui m'a toujours dit : « Tu as du prix à mes yeux et je t'aime. »

Je l'avoue, j'ai quelques instants de doute : m'aimes-tu vraiment ? Pourquoi me laisses-tu si seule ? Où es-tu ?

Avant ce jour, j'accélérais les démarches pour bénéficier d'un bilan correct ; maintenant c'est le docteur Fall qui accélère les choses. Sans tarder, il me prescrit une ordonnance de radio-écho-cardio, me transmet les coordonnées d'une excellente cardiologue dans le quartier de Liberté III après lui avoir téléphoné, puis me remet une autre ordonnance, pour un scanner. Le traitement pré-chimiothérapie vient de commencer sans que je le sache.

Il y a une étape importante à vivre ! Comment dire à mes proches que je suis malade ? Comment leur annoncer que ma terre intérieure tremble quelques jours avant Pâques, trois jours avant Pâques, ce jeudi saint qui nous fait entrer dans le Triduum pascal ? Je me sens si seule et je le suis vraiment. Seule face au médecin, seule face à moi-même, seule face à ce mal silencieux ; mais je ne veux pas faire trembler la terre de tout le monde et autour de moi.

Je fais des choix. Le premier est d'appeler ma responsable, Arlette, qui se trouve de l'autre côté de l'Atlantique, à environ 5 000 km. Puis je passe un coup de fil ou envoie un message à une ou deux sœurs de ma congrégation. Peu importe le moyen pris, la nouvelle est la même, écrite ou orale, sur fond de larmes : les résultats de mes analyses révèlent un cancer.

Ce jour, c'est pourtant le jeudi saint. Alors que je suis tentée de ne participer à aucune célébration liturgique, je me donne du courage en pensant à Celui qui m'a aimée et qui m'aime jusqu'au bout. Lui n'a jamais abandonné, quel que soit ce qui pouvait lui arriver. Je pense aussi à toi, maman, à ta souffrance, mais aussi à ta force. Une voix me parle et me rappelle ce que je disais à ma sœur alors qu'elle luttait contre la maladie.

Un jour, nous étions dans le bateau pour nous rendre à Ziguinchor, je lui ai dit : « Aujourd'hui, maman est pour chacun de nous une force, pense à elle et bats-toi. »

Plus facile à dire qu'à vivre, n'est-ce pas ? Cette voix intérieure ne me quitte pas tant que je ne me décide pas à aller à la célébration de la Cène et à entrer dans le Triduum.

Je me rappelle que l'église est noire de monde, dans le vrai sens de cette expression, mais j'arrive à me faire une place pour vivre ce moment de grâce. La paix intérieure s'invite dans mon cœur à ce moment-là et j'entre dans la célébration. En réentendant qu'Il m'aimera jusqu'au bout, je réalise que j'ai de la chance. Combien de personnes sont malades et ne peuvent plus entendre qu'elles sont aimées ? Voilà un jour qui n'est pas comme les autres, une parole d'amour qui me rassure et me propulse de l'avant, inondant mes yeux de larmes pendant la célébration.

Le lendemain, dans le déploiement du Triduum, je dois encore rencontrer le docteur Fall, mais je ne veux pas que ma cousine Fanny, venue me voir, soit au courant de mon problème avant Pâques ; en plus, elle est jeune, 14 ans seulement, et vient de perdre son papa à Noël, le frère de maman. Je veux l'épargner. Je m'arrange donc pour qu'elle reste à la maison alors que je retourne à l'hôpital. La maison, c'est la communauté, et je n'ai encore dit à aucune des sœurs

ce qui vient de m'arriver.

Ma sœur Arlette m'a demandé d'annoncer la nouvelle à Nancy pour ne pas être seule à porter ce fardeau, mais je n'y tiens pas vraiment, parce que des souvenirs me reviennent et me laissent un goût amer. Mais elle a tellement insisté que j'ai fini par céder en lui promettant de le faire.

Avant d'aller à l'hôpital ce vendredi-là, je demande à rencontrer ma sœur Nancy, qui accepte de m'accueillir dans sa chambre où je lui annonce, comme aux autres la veille, sans hésiter : « Les résultats de mes analyses révèlent un cancer... » Mais j'ajoute : « Tu ne dis rien à personne, je le ferai après Pâques. »

Silence ! Émotion ! Larmes... Voilà ce qui succède à mon annonce accompagnée du bruissement des feuilles mortes du manguier qui orne l'arrière-cour de la maison, près de la fenêtre de la chambre de Nancy. Après un moment, je poursuis en lui disant que j'ai un rendez-vous avec le médecin. Spontanément, elle se propose de m'accompagner pour le scanner, ce que j'accepte.

Sur la route de l'hôpital, je n'entends rien d'autre que le silence de nos mots. Mon regard lointain et profond traverse sans les voir tous ces hommes et femmes qui, dès le matin, se mettent en route pour gagner leur pain quotidien à la sueur de leur front. En traversant la corniche, où l'immensité de l'océan me rappelle la présence du Tout Autre, je pense qu'Il est. Mais où est-il en ce moment de ma vie ? J'aimerais pleurer à cet instant, pour que ma vulnérabilité s'exprime et gagne le silence de ces mots insensés qui se mêlent en moi, mais hélas ! le bavardage n'est pas autorisé et mon accompagnatrice l'a bien compris. Je suis épuisée moralement et vraiment triste, et les sentiments que j'ai éprouvés au décès de ma sœur et de mon oncle m'habitent de nouveau. Vers quoi me tourner ?

sinon dans ce qui me reste de force intérieure.

Le produit qui m'est injecté au moment du scanner à l'hôpital Le Dantec me cause des allergies, avec une apparition de boutons sur tout le corps, qui me démangent. Pendant une bonne heure, je passe du dermatologue à la pharmacie, avant que le docteur Fall ne trouve la solution miracle avec une autre injection qui arrête toutes les démangeaisons une demi-heure plus tard. Le docteur Fall est musulman pratiquant, mais sentant la lassitude me gagner, il me dit : « Pas question que vous n'alliez pas au chemin de croix, rentrez et reposez-vous avant 18 h, c'est important d'aller au chemin de croix. »

Après avoir pris le rendez-vous pour le début des soins, je pars, je pars pour une parenthèse heureuse, pars pour vivre Pâques en famille avec mes frères, mes sœurs, mes cousins et mes cousines. Je pars pour oublier mon chagrin un instant et traverser avec ma famille le chagrin de la mort de mon oncle. J'ai vécu ce passage à Foundiougne, chez tonton Peter décédé à Noël, sans rien laisser deviner par personne.

Depuis la mort de mon oncle le 26 décembre 2011, maman est restée à Foundiougne pour offrir à sa belle-sœur une présence affectueuse, un soutien moral. Cette présence est aussi nécessaire à mes jeunes cousins et mes cousines, qui viennent de vivre une expérience douloureuse de la séparation avec un être cher et si proche, leur papa.

Le lendemain de Noël, mon oncle, qui avait passé toute la journée de la Nativité avec sa famille à Foundiougne, a été fauché accidentellement en repartant à Tambacounda, une région de l'est du Sénégal, où il exerçait sa profession de vétérinaire.

Un camion mal garé sans signalisation a commis l'irréparable. Tonton avait prévu de revenir à la fin de l'année

et de vivre les dernières heures de l'année 2011 avec ceux qu'il aimait, son épouse et ses enfants. Mais ce désir ne se réalisa jamais. Je n'avais pas compris les signes de son dernier adieu, lui qui, exceptionnellement, m'avait téléphoné trois fois ce jour-là.

C'est à l'annonce de sa mort, ce 27 décembre aux environs de 5 h du matin, que j'ai réalisé qu'il me disait aurevoir et j'ai tenté, en vain, de me souvenir de la dernière communication que j'ai eue avec lui. Il était tellement heureux de me parler de ses enfants, de grand-père. La joie de ses derniers moments reste pour moi un signe de son affection pour chacun, et son dernier adieu a été comme un éclat du soleil qui illumine, puis disparaît sans laisser de traces.

Mon oncle obligeait maman à faire le déplacement jusqu'à Foundiougne, elle qui, depuis huit ans, était devenue paraplégique. Je dois faire face à toute cette réalité qui pèse sur moi silencieusement : la mort de ma sœur, celle de mon oncle, et la paraplégie de maman que ces décès prématurés rendent encore plus difficile à surmonter.

Après le verdict de ma maladie, je choisis donc de rejoindre une partie de ma famille à Foundiougne pour qu'ensemble, nous traversions cette épreuve en entrant dans cette espérance qui rend la vie possible. Au fond de moi, je veux aussi profiter au maximum d'un réel apaisement, en pensant que ce moment en famille peut être le dernier de ma vie, qui sait ?

Autour de moi, il y a une certaine agitation, pour cacher la douleur, chacun essayant d'extérioriser une joie qui paraît bien frêle.

Mon frère Pidrou fait son programme avec le désir de nous offrir ce passage vers la vie qu'une réelle joie peut

manifeste. Mais quand on vient de perdre son papa à Noël, Pâques semble difficile à vivre.

D'ailleurs, je me rappelle la mort de mon papa, un mercredi de carême. Je me croyais forte et, dans mon innocence, je pensais qu'une fois les obsèques terminées, on oublie tout. Non seulement je m'étais souvent retrouvée seule dans ma chambre d'étudiante à pleurer mon papa que je ne verrais jamais plus, mais un an plus tard, à une veillée pascale, alors que j'étais postulante, en formation pour la vie religieuse, et que je participais à la messe, je me suis surprise en train de pleurer son absence au moment où nous étions invités à chanter l'Alléluia pascal.

Mon frère Pidrou veut donc tout mettre en œuvre pour que nous passions Pâques dans la joie ou, du moins, apaisés. Quelque chose de beau se passe après la veillée pascale. En rentrant à la maison, mes cousins et moi improvisons un concert pour maman et ma tante, restées à la maison. Ce moment magique fait du bien à tout le monde et nous permet de faire un pas de plus dans notre nuit obscure où une lumière de Pâques scintille, comme pour nous rappeler que lorsque notre lumière intérieure semble complètement éteinte, il y a quelqu'un qui la ranime et nous donne à goûter un instant de paix, une paix de la foi qu'apporte le Ressuscité. C'est ce que nous voulons exprimer par nos chants : « Il ne m'a jamais laissé tomber, Jésus. Dis-moi si Jésus t'a déjà abandonné ? Non jamais ! »

Foundiougne, c'est une histoire d'amour qui me rappelle ma complicité avec mon oncle. C'est aussi un lieu de vacances dans la liberté parce qu'à Foundiougne je me suis toujours sentie bien.

Une liberté mise à l'épreuve

J'ai souvent entendu dire que la liberté est une caractéristique de l'être humain, que nous pouvons même considérer comme une essence de l'homme. Chaque personne étant sans cesse amenée à choisir et à décider, sans que personne, ni rien d'autre puisse le faire à sa place ou contre son gré. Priver l'homme de cette possibilité de choix ou de décision serait même lui enlever toute dignité. Mais en étant assujettie à l'exigence des soins auxquels je dois maintenant faire face, j'ai le sentiment que quelque chose de ma liberté vient d'être arrachée car, si être libre semble vouloir dire que l'on fait ce que l'on veut sans aucune contrainte de choix, de décision, la loi de la nature qui m'impose de me soumettre à des soins vient déterminer les limites de ma liberté.

Ma capacité à me déterminer moi-même et à poser des choix est mise à l'épreuve, puisque je n'ai pas beaucoup de choix, même pas celui du lieu où je veux être soignée. Car lorsque l'on est atteint de certaines maladies au Sénégal, le seul lieu possible pour être soigné est Dakar, la capitale.

Imaginez que tous les Français provinciaux soient obligés de quitter leur région pour se soigner à Paris, parce qu'ils n'auraient pas le choix, parce qu'il n'y aurait pas moyen de se soigner ailleurs qu'à Paris, parce que les médecins préféreraient quand même rester à la capitale, on y gagne mieux sa vie et les hôpitaux y sont mieux équipés !

Les différentes conceptions de la liberté démontrent que cette notion en apparence claire est, au fond, assez ambiguë. En fait, mon existence, ou encore mon être au monde sont ancrés dans une société, un pays que je n'ai pas choisi, mais que j'aime beaucoup parce qu'il m'a donné beaucoup de bonnes et belles choses, même si les possibilités de choix sont limitées dans le domaine de la santé, comme dans bien d'autres encore.

Ces réalités déconstruisent l'idée de la liberté que j'évoquai plus haut, dans le sens où une des caractéristiques premières de la liberté, c'est d'être capable de choisir sans contrainte. Or la possibilité du choix implique la capacité à renoncer à quelque chose, ce qui implique qu'il y ait plusieurs objets sur lesquels porter notre choix. Si l'on pose la question aux personnes de milieu modeste ou pauvre de mon pays et de mon continent, elles répondront certainement comme moi, qu'elles n'ont pas beaucoup de choix. Et encore, moi j'ai une chance inouïe !

Beaucoup sont obligés de prendre ce qui leur est présenté. Dans ce cas, je me demande s'il est possible pour l'homme, en tant qu'être de la nature, vivant dans un monde et une société déterminés, d'être libre ?

Notre existence et notre appartenance à une culture, à une société donnée, n'est pas sans soulever de questions, car si le pays dans lequel nous vivons contribue à déterminer notre existence, il peut être ce qui nous fige, nous aliène et

nous prive de notre liberté lorsque son modèle social et sa politique ne permettent pas aux citoyens les plus modestes et les plus vulnérables d'accéder aux besoins humains les plus élémentaires, notamment la santé.

Au Sénégal, comme, je pense, dans beaucoup de pays dits démocratiques en Afrique, il y a une « dictature douce ».

J'appelle « dictature douce » tous ces manques de moyens que seuls subissent les classes les plus modestes et les plus pauvres. De ce fait, en tant qu'elle est pensée comme la capacité de faire tout ce que l'on veut, la liberté traduit en actes les décisions de la volonté qui permet à l'homme dans sa singularité, en tant qu'être doté d'intelligence, de chercher non seulement son indépendance vis-à-vis des autres, mais d'agir de sorte que sa raison s'accorde avec sa volonté. Lorsqu'on est malade, l'adéquation entre la raison et la volonté se trouve dans le désir profond d'être bien soigné et, surtout, de guérir.

Dans nos pays, le taux de mortalité lié au cancer, quel que soit son type, fait peur ; la faiblesse de notre système de soins ne contribue ni à rassurer, ni à apaiser les personnes qui, atteintes de cette maladie, attendent une main tendue qui les aide à supporter le poids aussi bien financier que psychologique des soins. Beaucoup choisissent malgré elles l'autre alternative qu'offre la médecine traditionnelle, où se confondent et se confrontent guérisseurs, thérapeutes, charlatans, marabouts qui promettent une guérison totale sans chimiothérapie, ni radiothérapie, là où la médecine scientifique n'offrirait qu'une rémission en échange d'une chimio, d'une radiothérapie... Mais à qui la responsabilité ?

Pourtant, la logique condamne un tel usage de la liberté qui ne suit pas ce que lui dicte la raison, qui doit apparaître

comme le critère déterminant dans les choix de l'homme.

Moi, j'ai de la chance et mon appartenance à une congrégation religieuse me permet d'être bien soignée sans avoir à pâtir de la question financière que beaucoup de mes compatriotes subissent. Je suis aussi protégée de cet environnement où le risque de syncrétisme est présent et réel, non pas parce que les personnes qui se disent croyantes sont infidèles à leur foi ; mais il me semble que la peur est réelle lorsqu'on est gravement malade, et que notre pays ne nous offre pas des soins adéquats, qui rassurent, et qu'on n'a pas les moyens de se soigner convenablement. Au Sénégal, il y a encore beaucoup de personnes qui peuvent mourir devant la porte d'un hôpital parce qu'il leur manque cent mille francs CFA, environ cent soixante euros, voire moins. Les inégalités sociales sont énormes.

Je suis portée par ma foi, aussi tâtonnante qu'elle soit ! Car je pense que je peux continuer à m'appuyer sur ce Dieu à qui j'ai donné ma vie parce qu'il m'a toujours rassurée par sa présence et par son amour, quels que soient les événements et les contrariétés de la vie.

Lorsqu'un malade choisit ou décide du type de soins qu'il veut suivre, il le fait en cherchant à se conformer à certaines valeurs qui lui sont propres, en espérant dans tous les cas une guérison. Or il ne peut se déterminer lui-même ni répondre de ses actes en étant soumis à un charlatan, un « guérisseur » ou un marabout, puisque dans la soumission à ces personnages qui déterminent les différentes libations et sacrifices à faire, c'est la volonté de ces derniers qui est mise en œuvre et doit conduire les actes du malade, qui obéit parce qu'il a l'espoir de guérir.

D'une part, le charlatan ou le marabout pense apporter la solution au mal qui ronge le malade. D'autre part, le

malade, sa famille, ses proches ne peuvent pas vraiment exercer leur autonomie de manière responsable et réfléchie, puisqu'ils se sentent obligés de suivre à la lettre les recommandations qui leur sont données, des sacrifices par exemple. Ce type d'hommes n'a rien à voir avec les guérisseurs traditionnels, qui connaissent naturellement les effets thérapeutiques des plantes et n'engageront aucun malade dans un pacte mystique.

Si je suis soutenue par ma foi dans Christ mort et ressuscité, portée par mon choix de vie et mon appartenance à une congrégation, je dois faire face à ces idées ambiantes qui consistent à chercher la cause de toute maladie dans nos coutumes. Je me rappelle cette femme qui avait des hallucinations et qui se faisait appeler « saint esprit » parce, que disait-elle, elle a reçu de Dieu le don de soigner et de guérir toute maladie. Elle a réussi à persuader beaucoup de malades et de personnes qui cherchaient des réponses à leurs différents problèmes : santé, finances, emploi, famille.

En effet, quelques jours après les obsèques de mon oncle, sous un soleil de plus de 35 °C, cette femme est tombée en transe. Dans un état second, elle a cherché, me semble-t-il, à impressionner par ses gestes les personnes présentes. En avançant vers moi, elle m'a touché l'épaule, puis s'étant dirigée vers une de mes sœurs, elle a fait un geste, comme si elle lui enlevait quelque chose. Sans émotion, je la suivis du regard dans ses moindres pas et gestes jusqu'à la fin de son numéro. Revenue à l'état normal, elle m'a retrouvée au salon où j'étais allée m'asseoir à côté de ma tante, et m'a dit : « Ma sœur, excuse-moi, je ne devais pas faire cela devant toi, j'ai honte. » Le silence fut pour moi la seule réponse adéquate à ce moment et je ne l'ai plus jamais revue.

Je me rappelle avoir dit un jour à ma tante que cette femme avait des pratiques bizarres et que rien de ce qu'elle faisait ne me paraissait témoigner de la réalité de Dieu, qu'elle prétendait servir.

En réalité, il me semble que, comme cette femme, beaucoup de ceux qui se disent guérisseurs cherchent à dominer et à anéantir financièrement et moralement les malades, les obligeant à se taire et les rendant incapables de s'affirmer même dans ces moments où leur fragilité ne cesse de les mettre à nu.

En effet, l'irruption d'un charlatan ou d'un marabout, ne serait-ce que par sa parole, dans la vie d'un malade revêt un caractère d'obligation qui empêche toute capacité à se déterminer soi-même et à se porter garant de ses actes. Il faut être assez lucide pour se rendre à l'évidence que ces soi-disant guérisseurs profitent de moments de faiblesse pour pousser le malade au fond d'un puits où la maladie et la précarité ont déjà commencé à le conduire.

Même dans ces situations, ni la société ni l'État ne protègent personne, même pas le faible qui se voit ruiner sans aucune défense : pas de recel condamné, pas de non-assistance à personne en danger dénoncée.

En général, les vrais guérisseurs, ceux qui ont une connaissance de la valeur thérapeutique des plantes, ne demandent aucun sacrifice animalier, aucune somme faramineuse, sinon une contribution à l'effort fourni et au temps pris pour chercher et préparer les plantes. Je connais, en effet, un moine qui a ces connaissances et peut soulager certaines maladies avec des plantes, et qui conseille même de faire un bilan médical.

Il existe des situations, des réalités socioculturelles où le malade éprouve de la difficulté à exercer sa liberté en posant

les choix qu'il juge meilleurs pour son état de santé, ou en décidant de l'orientation qu'il veut donner à son existence. Aussi, il semble que l'étrangeté du comportement de l'autre s'impose parfois et constitue un frein, en ce sens que l'autre, le charlatan, le marabout, à travers sa parole, son autorité, ne donne aucune possibilité de décision, de choix et installe le malade dans la peur.

En effet, la possibilité d'établir une communication qui permette à la personne malade d'exercer sa capacité à se déterminer elle-même et à répondre de ses choix, suppose qu'elle ne soit pas réduite à son état de malade, c'est-à-dire qu'elle puisse partager avec son entourage le sentiment d'exister. Pour cela, elle doit être la première à choisir les soins qu'elle juge nécessaire pour elle, puisque dans la réalité et les relations sociales, la liberté de chaque individu est en jeu, chacun cherchant à être reconnu comme sujet libre et capable de choix, quel que soit son état de santé. La liberté humaine ne peut s'exercer lorsque la personne malade ne peut se déterminer en son nom propre, ni exprimer ses choix sans qu'elle soit influencée et obligée par des coutumes et des pratiques qui l'enferment, l'obligent, et ne respectent pas la vie. Dans certains pays, l'expression de cette liberté se caractérise par la désignation d'une personne de confiance qui agit au nom de celui qui est en incapacité de décision.

Pour ouvrir des chemins de liberté et de responsabilité, l'obéissance doit permettre à chacun de s'appuyer sur sa raison pour évaluer le mieux possible la situation dans laquelle il se trouve, afin de transformer la réalité qu'il semble subir en espace d'expression de sa liberté. C'est dans la mesure où il existe un terreau favorable à la manifestation de sa liberté que l'homme, notamment l'homme sénégalais,

est capable de poser des choix et de se porter garant de ses actes, car il n'y a pas de liberté possible sans la capacité à se conduire soi-même. Or, lorsque qu'un malade n'a pas d'autre alternative que celle de croire que les promesses de guérison peuvent se réaliser au plus vite, il est bon que son entourage demeure éveillé pour éviter le risque de l'asphyxie morale et financière que provoquent très souvent les paroles prometteuses et l'engagement d'un charlatan à faire disparaître en un temps record le mal qui affecte la personne malade. L'existence humaine est sans cesse saisie et traversée par la quête de liberté, qui passe par l'expérience féconde de la confiance en l'autre, en sa parole.

La parole de mes proches, celle de mes frères, de mes médecins, a une puissance transformatrice dans mon épreuve et me dévoile ma forme d'humanité, une humanité ô combien fragile et fragilisée par la maladie, qui ouvre une brèche par laquelle accueillir, chaque jour, la vie et l'amour qui me sont offerts.

L'aveu de ma faiblesse

Le moment que je redoute et repousse tant est maintenant arrivé, ce moment qui m'oblige à avouer sainement ma faiblesse, celle de ma maladie. Après le Triduum pascal et Pâques, joyeusement vécus en famille à Foundiougne, me revoilà seule face à moi-même, avec les pensées qui me turlupinent de nouveau.

Je dois commencer la chimio, mais comment annoncer cette nouvelle à ma famille ? Cette maladie laisse encore des blessures qui resteront longtemps dans notre vie familiale. Il m'est difficile, et même douloureux, de parler de cette chose à mes frères sans pleurer amèrement. Je ne dirai rien avant ma première chimiothérapie, prévue le 11 avril.

Le soir de cette première injection, je fais venir les sœurs de ma communauté comme jadis le personnage du « Laboureur et ses enfants » du poète français Jean de La Fontaine qui, sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants et leur parla. Lorsqu'elles me rejoignent dans ce dortoir que j'ai volontairement choisi pour traverser ce temps d'épreuve, une d'elles a déjà compris l'objet de mon invitation. Il faut à la fois leur dire mon mal et leur annoncer que j'ai commencé mon traitement.

Le silence qui suit cette annonce et remplit le dortoir prouve la gravité de la chose et, tout en me faisant du bien, me fait éprouver le poids que je vais être seule à porter, quel que soit le soutien qu'on m'apportera. Je n'ai pas besoin que l'on m'encourage, ni d'aucune autre expression verbale qui irait dans ce sens, mais simplement de l'accueil dans le silence de ce que j'ai à vivre maintenant, car aucune parole ne pourrait recouvrir ma nudité et guérir cette blessure qui vient s'ajouter à ma vie et me faire penser à papa.

En effet, papa est mort au moment où j'avais le plus besoin de sa présence pour m'accompagner intellectuellement dans ma vie d'étudiante. Car, après mon admission au baccalauréat qui avait fait sa grande joie, il a préparé mon entrée à l'université et m'a empêchée de prendre le bateau qui a fait naufrage le 26 septembre 2002, causant la mort de plus de mille membres de nos familles et laissant le pays dans un grand désarroi.

Je voulais prendre ce bateau avec de nouveaux bacheliers, comme moi, et me rendre à Dakar pour m'occuper de mon inscription et de mon entrée à l'université ; mais papa m'avait demandé de patienter et avait promis de m'acheter un billet d'avion. Je lui avais obéi, en lui disant tout de même que je n'avais pas besoin de prendre l'avion parce que cet argent me serait nécessaire pour commencer mon année universitaire.

Lorsqu'au matin du 26 septembre, mon cousin Nicolas a téléphoné pour savoir si j'étais finalement dans ce bateau, je venais à peine de rentrer de l'hôpital avec papa, que j'avais accompagné pour des analyses médicales. Terrible nouvelle : beaucoup de connaissances, de parents proches ou éloignés, de jeunes bacheliers, futurs étudiants, partis pour un voyage sans espoir de jamais parvenir à leur

destination. À l'annonce de cette nouvelle, j'ai réalisé que papa m'avait fait renaître à la vie en m'invitant à accueillir sa parole comme un chemin de liberté et de responsabilité.

L'obéissance dont j'avais fait l'expérience supposait, de ma part, une prise de conscience de la nécessité de la parole de papa dans la construction de ma personnalité. Je n'aurais pas pu consentir à accepter sa proposition, si je n'avais pas commencé par reconnaître que son autorité m'était nécessaire dans la constitution de ma personne. D'ailleurs, comment pouvais-je envisager mes projets d'étudiante sans me confier à celui qui devait me soutenir financièrement ?

Il semble que, s'il y a une chose dont je ne pouvais me passer en ce moment dans ma relation à papa, c'était la confiance, qui rendait possible tout partage avec lui et faisait advenir une relation juste et vraie. Papa est mort subitement six mois après que j'ai rejoint la capitale pour commencer mes études. Il m'avait préparée moralement à affronter la vie en me constituant un type nouveau d'être, qui devait faire face à la réalité de la vie, avec ses lumières et ses coins d'ombres.

Il est intervenu dans la constitution de mon être sans pour autant m'aliéner. Car sa parole m'a été nécessaire et, dans la mesure où elle a respecté mes choix en m'aidant à les réaliser, elle a contribué à m'offrir une liberté ajustée et assumée. Un an après sa mort, maman a été victime d'une attaque et est devenue paraplégique, ce qu'elle subit depuis plus de quatorze ans et que nous subissons avec elle. Durant toutes ces années, elle a pu profiter du fonds national de retraite grâce aux cotisations versées par mon papa lorsqu'il travaillait dans la fonction publique, mais la prise en charge de ses soins ne pouvait pas durer, je ne sais pas pour quelles raisons.

Mes frères ont dû prendre en charge ses soins sans remboursement des frais. Mes sœurs aussi. Ma sœur Fély en tant que fille aînée, s'est beaucoup investie financièrement jusqu'à sa maladie pour aider mes deux autres sœurs, qui ont généreusement « mis leur vie entre parenthèses » pour accompagner, sans rechigner, maman. Fély le pouvait tant qu'elle était en bonne santé, parce qu'elle n'était pas mariée et parce qu'elle n'avait pas d'enfants ; mais elle le pouvait surtout parce que son cœur débordait d'amour pour chacune. Mais quatre ans après la maladie de maman, un « tsunami » frappa encore la famille : Fély fut atteinte d'un cancer qui lui ôta la vie, à 36 ans.

C'est avec en tête tous ces évènements successifs et douloureux qui m'ébranlent intérieurement, que je dois annoncer à mes frères et à mes proches mon mal. Que faire ? Comment le faire ? À quel moment le faire ?

Seule dans ce dortoir du premier étage de la communauté, je téléphone à ma cousine Espérance et je lui annonce enfin le résultat de mes analyses. Très rapidement, elle me retrouve dans le quartier Sacré-Cœur en quittant son bureau. Lorsqu'elle arrive, je lui redis ouvertement, sans tergiverser, ce qu'elle sait déjà : j'ai un cancer du sein et je viens de faire face à ma première chimiothérapie. En effet, avant de quitter Ziguinchor, j'ai parlé de mes craintes à Espérance, mais elle a alors rejeté la possibilité que je sois atteinte de la même maladie qui a emporté ma sœur.

Au moment où je lui annonce ce qui m'arrive, de nouveau un silence bienfaisant mais grave me caresse le cœur et je sens la présence forte de papa, toujours éprouvée dans les moments difficiles, essayer les larmes qui devraient couler de mes yeux.

En même temps, quelque chose m'invite à me lâcher en

regardant Espérance et, sans gêne, je laisse déborder le trop-plein que j'enfouis au fond de moi depuis fort longtemps. En relisant quelques années plus tard le journal qu'elle tenait à cette période, elle m'avouera sa souffrance : « Je rejetais l'idée que tu sois malade parce que je me disais que nous venions de perdre Fély et que sa maladie t'avait beaucoup ébranlée. C'était très dur et tu étais inconsolable. »

Aujourd'hui, si nous pouvons reparler souvent de cet itinéraire, c'est que ce premier pas libérateur que j'ai fait à l'égard d'un membre de ma famille était bienfaisant et constituait une ouverture pour le dire à quelques autres membres de ma famille. Pour la première fois depuis l'annonce de ma maladie, je peux pleurer ouvertement et avouer cette faiblesse qui me fait prendre conscience de ma finitude : « Je peux mourir très jeune comme ma sœur ! »

Mais ce n'est pas tout ! Pidrou étant l'aîné de la famille, et la place d'homme et d'aîné est importante dans notre culture sénégalaise et dans mon ethnie mancagne, je me dois de lui rapporter ce que le médecin a dit : « C'est malheureusement la maladie ! »

En tant qu'aîné Pidrou tient la place de papa, en plus il pourrait l'être d'autant que vingt années d'expérience de vie le séparent de mon entrée dans cette vie, comme vingt années me sépareront de sa fille aînée Anmiri. Comme Espérance, le téléphone me rend service pour vivre une nouvelle étape dans cet itinéraire de l'aveu. Je ne me rappelle plus quelle est alors sa réaction, mais je sais qu'il est révolté et dit à notre cousine qu'il n'accepterait pas qu'un mal m'arrive.

D'ailleurs, ce même jour, lorsqu'Espérance le trouve à mon chevet, mon frangin est profondément anéanti. Je viens de lui passer le relais, charge à lui, maintenant, de dire

à ses plus jeunes frères que la sœur a des problèmes de santé.

Je ne sais pas comment il procède, mais il accomplit son devoir d'ainé, puisque le soir même, un de mes frères me bouleverse. En plus de la gravité de son ton et du tremblement de la voix de mon frère Wmaphra, qui retentit dans mes oreilles depuis son bureau, certainement, ses paroles me replacent non seulement en face de ma maladie, mais en face de ma foi et de mon état de vie religieuse. Il me dit : « Ma sœur, que Sa volonté soit faite ! C'est Vous qui nous l'apprenez, c'est maintenant qu'il faut le vivre ! »

En entendant ces paroles, je ne peux retenir mes larmes, et la véracité des propos de mon frère retentit en moi comme une invitation à vivre la cohérence de la foi : dis-moi comment tu vis l'épreuve, je te dirai quelle est ta foi, semble-t-il me dire. Que Ta volonté soit faite, non sur la terre qui semble si grande et si insaisissable, mais dans ma vie, dans mon épreuve, dans ma fragilité, que je veux vivre en m'appuyant et en ne comptant que sur Toi qui m'aimes, Toi qui T'es livré pour que je vive !

Je peux donc espérer sortir victorieuse du combat contre celui qui n'a pour objectif que la destruction de mes cellules. Merci, grand frère ! Tu viens de me lancer un défi que je sais douloureux, mais dans lequel je veux m'engager courageusement, en choisissant d'épargner maman et mes sœurs Dioro, Passou, Bath, à qui je ne dirai rien durant cette période de chimiothérapie pour ne pas les faire souffrir.

Je pense qu'elles ne sont pas préparées à apprendre une telle nouvelle ; leur dire que j'ai un cancer ne ferait que les plonger dans une inquiétude permanente. C'est pourquoi, ma faiblesse, je ne l'avouerai qu'à quelques amis proches, en priant pour qu'ils recueillent la fragilité de mes mots et la grandeur de ces maux que je combats pour les murmurer

dans le secret à Celui qui s'est révélé à moi, à la suite du psalmiste, comme étant « mon partage et ma coupe » (Ps. 15). Cette coupe se caractérise pour moi, à ce moment-là, comme la part de souffrance que je dois accepter afin que, de cette souffrance, un chemin de vie et d'humanisation puisse advenir. Pas si aisé ! Mais je la boirai jusqu'à la lie, en traversant une première étape, celle de la chimiothérapie.

Tous les trois fois sept jours

11 avril 2012, première épreuve de chimiothérapie. C'est le docteur Fall, qui a suivi et accompagné ma sœur, qui prescrit l'ordonnance pour ce premier traitement. Très tôt ce jour-là, je me rends au CHU Aristide-Le Dantec parce qu'il faut y être très tôt si l'on veut être pris en charge le plus tôt possible. Il y a beaucoup de malades ! Hommes et femmes se retrouvent dans la même salle, en fonction de la disponibilité des lits et des fauteuils pour la perfusion. J'attends dans le couloir l'arrivée d'une infirmière à qui remettre le sachet des médicaments achetés la veille en pharmacie, qui vont m'être administrés.

J'en profite pour regarder les gens autour de moi, jeunes et moins jeunes, des enfants malades dont la présence dans ce lieu m'interroge : pourquoi sont-ils malades maintenant, pourquoi toute cette souffrance ? Il y a peu de moyens pour beaucoup de malades du cancer dans le pays. Et même au-delà : je vois notamment des Mauritanien venus se soigner à Dakar. Le médecin me propose d'envoyer une infirmière à la maison pour m'éviter de me rendre à l'hôpital et d'attendre longtemps. Mais cette proposition ne

me convient pas, je ne trouve pas nécessaire un tel privilège dans un pays comme le mien, alors que je peux encore me déplacer sans aucune difficulté !

La possibilité que j'ai de payer mes ordonnances est une chance non négligeable et je me sens en soi privilégiée. Car je vois, en attendant l'arrivée de l'infirmière, des malades présenter des ordonnances et demander de l'aide aux personnes qui attendent patiemment assises dans un couloir ou sous des arbres, à l'ombre. Mais sont-elles vraiment malades ? Ce phénomène est récurrent dans le pays : certaines personnes, vraiment malades, n'ont pas les moyens pour se soigner convenablement, tandis que d'autres, qui prétendent l'être, se font faire des ordonnances, voire de faux pansements, pour susciter la compassion d'autrui et être aidées financièrement. Quoi qu'il en soit, cette façon de faire touche à la dignité humaine des vrais malades comme certainement de ceux qui ne le sont pas ; cela devrait interroger la conscience de ces derniers, qui cherchent à retirer quelque bénéfice financier des personnes les plus sensibles, susceptibles d'être touchées par leur « situation ». Elle traduit quelque chose du malaise social des citoyens.

Lorsque le moment arrive pour moi de rejoindre la salle à l'invitation d'une infirmière, je suis très vite mal à l'aise, à cause de l'odeur spéciale de l'hôpital que je sens dans la salle de soins. Cette odeur, que je redoute depuis mon enfance, envahit mes narines et me donne des nausées. Je me sens mal dans ce lieu où les malades se regardent sans beaucoup se parler. Je suis la plus jeune au milieu d'une quinzaine de personnes dont les infirmiers prennent soin les unes après les autres.

Pour la première fois depuis le mardi 11 septembre

2001, je suis sous perfusion et passe plus de trois heures à l'hôpital parce que je suis moi-même malade. Maintenant je n'ai plus rien à faire que de me laisser faire, en regardant le liquide passer goutte après goutte et se mêler à mon sang en passant dans mes veines. Attendre sans se presser, c'est ce qui m'est désormais demandé. J'attends donc en silence, en pensant à ce qui va suivre, les effets de la chimio dont je n'ai pas encore l'expérience ; mais tout me ramène à ma sœur, que j'ai vu peiner après chaque traitement de chimiothérapie.

J'espère, pour me consoler et trouver un peu de force, ne pas subir ces effets mais, hélas, il faut juste laisser passer ce premier jour avant de subir dans la douleur ses premières conséquences.

À la fin de la perfusion, je pars de l'hôpital après avoir rencontré très rapidement le médecin, qui m'a remis une ordonnance pour un bilan sanguin à faire avant le rendez-vous suivant, dans vingt et un jours.

Le lendemain de la chimio, je commence à me sentir mal. Les nausées et les vomissements dont j'ai été prévenue commencent à être effectifs et à m'affaiblir. Cet épisode dure deux jours avant que je n'aie un peu de répit.

Dès lors, je me prépare psychologiquement à vivre quatre mois difficiles, en me disant que les effets vont s'empirer au fur et à mesure des traitements. Ce qui est tout à fait vrai !

Ayant profité des vacances de Pâques pour repartir à Dakar récupérer les résultats de la biopsie, tout s'est enchaîné sans que je me sois préparée à déménager. C'est pourquoi, après la fatigue liée aux effets de la chimio, je retourne dans le sud m'occuper de mon départ du collège en tant qu'enseignante. J'ai aussi la responsabilité de

l'animation du groupe vocationnel dans ma congrégation et des engagements en pastoral ; il faut arrêter et passer le relais pour que la vie continue dans ces lieux sans entraves.

Le temps passé à Ziguinchor, à quitter des lieux et des personnes, notamment les élèves, est difficile et me laisse dans l'incertitude. Après l'ordination épiscopale de l'évêque de ce diocèse, à laquelle je participe, je ne souhaite plus me montrer en public pour éviter de faire face aux questions des curieux. Je suis dans la logique de préserver ma maman, car dire à tout le monde que je suis malade, c'est donner la possibilité à cette nouvelle de parvenir jusqu'à maman. Or pour moi, il n'est pas opportun, dans sa situation, de la lui annoncer, cela ne lui ferait certainement pas du bien. Je fais donc ce qui me semble bon pour ma famille et pour moi ; malgré les incompréhensions et les jugements, ce qui compte, c'est la bataille que j'ai à mener contre la maladie et que je ne veux surtout pas perdre. Après avoir fait tout ce qu'il fallait, je reprends le bateau, réconfortée par le soutien des quelques personnes avec qui j'ai pu parler ouvertement de ma souffrance.

Je n'ai cependant pas pensé que le fait d'être accompagnée par le même médecin que ma sœur pouvait perturber ma famille. Pourtant je sais que la présence du docteur Fall réveille le souvenir de cette période de souffrance, tout en me faisant reconnaître la générosité de cet homme qui a tout donné pour soigner ma sœur. Lorsque je retourne à Dakar pour préparer mon deuxième rendez-vous de chimio, c'est Espérance qui me pose la question : « Ne penses-tu pas qu'il serait bon de changer de médecin ? »

Je ne veux pas vraiment me séparer du médecin de ma sœur, ne serait-ce que pour ne pas le laisser penser qu'il est

responsable de sa mort. Mais, après de bons moments d'échange en famille, nous optons pour un changement de médecin, davantage pour des raisons psychologiques.

Espérance connaît en effet le docteur Momo, un gynécologue qui travaille avec ses collègues chirurgiens et oncologues, et connaît bien le docteur Fall. Son travail en collégialité m'impressionne et, lorsqu'Espérance lui parle de moi, il s'engage à m'accompagner en promettant de discuter avec ses collègues. Je l'ai déjà rencontré une fois, dans ma communauté où, avec Nancy, Espérance et un de mes frères, je ne sais plus lequel, nous avons échangé ; je lui ai alors raconté mon histoire et comment j'ai ressenti ce nodule qui a changé ma vie et m'a fait douter. Il m'a dit ce jour-là : « Heureusement, vous êtes têtue, ça aide parfois et ça vous a bien rendu service dans ce cas ! »

Après avoir décidé ensemble d'un changement de médecin, je dois rencontrer le docteur Fall pour lui parler de mon choix. Mon objectif étant de lui faire entendre, s'il le veut bien, que ce choix est lié fondamentalement à des raisons psychologiques, mais non du fait d'une quelconque erreur de sa part. Vais-je réussir à lui faire entendre ce désir ?

Cette rencontre est émouvante parce que le docteur Fall n'est pas content que je le quitte et me redit que mon mal en est à un stade local. Il ne comprend pas bien la raison de ce changement. Après moi, le docteur Momo doit aussi le rencontrer pour m'aider à exprimer ce que je n'ai pas réussi à faire entendre paisiblement à ce médecin. Peu importe la suite, j'opte pour de nouveaux médecins sans condamner personne. Le docteur Fall a parfaitement accompli son devoir envers ma sœur et n'a rien à se reprocher ; il lui faut juste accepter que je puisse faire autrement, même si cette

perspective ne lui convient pas.

Très vite, donc, après cet échange, je rencontre en présence de deux de mes frères les deux médecins qui vont désormais m'accompagner, avec le docteur Momo, dans les soins et le rendez-vous est fixé pour la deuxième séance de chimiothérapie le 02 mai.

L'équipe des oncologues juge bon de poursuivre le protocole de soins commencé par leur prédécesseur pour les deux perfusions intraveineuses qui vont suivre, avant de commencer, à partir de la quatrième, un nouveau protocole. Il s'agit donc, sur les six protocoles de chimiothérapie, de m'injecter trois doses de FEC, c'est-à-dire d'un traitement standard du cancer du sein qui regroupe trois médicaments dont le fluorouracile, l'épirubicine et le cyclophosphamide. Pour les trois dernières perfusions, ils optent pour le docétaxel, un traitement plus agressif. Quel que soit le protocole choisi, le rituel est le même : un bilan sanguin au plus tard deux jours avant le rendez-vous, l'achat de l'ordonnance en pharmacie, la prise d'un médicament la veille pour réduire au maximum les risques de nausées et de vomissements. Plus j'avance dans le traitement, plus les effets s'aggravent et s'accroissent : fatigue, perte de poids d'environ 5 kg en un mois, brûlures et ulcérations de la bouche, chute des cheveux, troubles cutanés avec fragilité des ongles, brûlures palmaires et plantaires, parmi tant d'autres choses, jusqu'à la transfusion sanguine

Chaque étape a sa spécificité et induit des effets nouveaux. Ainsi, au bout de trois traitements par FEC, je commence à avoir des douleurs épigastriques, de l'odynophagie. Je suis à bout, épuisée physiquement, mais il ne faut rien lâcher. Heureusement, dans ces moments difficiles et douloureux la présence des autres est une aide

pour sortir et me libérer des pensées négatives qui peuvent m'habiter et m'installer dans une perspective de mort, une mort intérieure profonde.

Un jour, alors que je suis vraiment épuisée, mon frère Wmaphra me dit : « Si seulement je pouvais prendre la perfusion intraveineuse à ta place pour que tu te reposes, ne serait-ce qu'une fois, je le ferais, mais courage, sois forte, Dieu ne te lâche pas. »

C'est très délicat de sa part. Entendre cela, tout en sachant que c'est bien sûr impossible, me fortifie et me renouvelle dans ce combat que j'ai à vivre, portée par tous ceux qui m'entourent de leur amitié et de leur affection, et certainement par la prière de ma sœur à qui je parle si souvent de mes souffrances en lui demandant d'intercéder pour moi parce qu'elle peut mieux que quiconque comprendre ce que je vis.

L'étape de la chimio dure environ quatre mois. Tous les 21 jours, je dois me soumettre à cette épreuve qui me cloue au lit au moins pendant trois jours, parfois sans rien manger, juste boire de l'eau ou du lait. J'ai changé physiquement, mes ongles sont devenus noirs et une grande partie de mes cheveux a disparu d'un coup, à la grande désolation de Pidrou. Il est venu me voir le soir où, posant la main sur ma tête, je me suis aperçue qu'une bonne partie de mes cheveux allait tomber. J'ai pris ces cheveux dans ma main et en le regardant, il était assis sur une chaise dans ma chambre et moi en face de lui, par terre, je lui ai montré la touffe de cheveux dans ma main gauche. Pidrou a gardé le silence un moment, puis il a baissé la tête, avant de quitter la chambre en me disant : « Je reviens... »

Il est parti un moment pendant que je continuais à discuter avec les personnes restées dans la chambre. J'ai

aussi profité de son absence pour me regarder dans un miroir, qui m'a redit combien ma sœur Fély, Pidrou et moi partageons les traits de notre famille. Bien qu'habituee à me couper les cheveux, j'ai été choquée en me voyant dans le miroir, qui me dévoilait la preuve la plus visible de ma maladie : ma tête était désormais sans cheveux.

Jusqu'à la fin de la chimiothérapie je reste sans ma chevelure naturelle, les ongles noirs, des séquelles de perfusion sur la main gauche qui me rappellent sans cesse, même lorsque je me sens en forme, que je suis malade.

Le temps de la chimiothérapie est une période où je me sens comme suspendue, sans savoir quelle va en être l'issue. La chimiothérapie est une lourde épreuve et un moment de solitude intérieure parfois difficile à surmonter. J'ai la chance d'être entourée par des personnes sur qui je peux compter, devant qui je n'ai pas honte d'exprimer mes sentiments et que je peux appeler à tout moment, comme cette nuit où ma température monte jusqu'à 39 °C.

Cette nuit-là, ma sœur Yandé est présente, celle avec qui j'ai passé la grande partie de mon adolescence et de ma jeunesse, celle avec qui j'ai partagé le même désir de répondre à l'appel du Seigneur dans la vie religieuse. C'est elle qui m'entend gémir, exprimer ma douleur et laisser entendre ma souffrance dans le silence de la nuit. C'est elle qui tente en vain d'appeler le médecin, avant d'appeler le mari d'Espérance dans l'espoir qu'il puisse joindre le docteur Momo par téléphone. Avant de quitter son domicile pour nous rejoindre, le mari d'Espérance, que j'appelle très affectueusement « Toujours » parce que pour lui ça va toujours et ça ira pour moi, a pu parler à son ami, le docteur Momo, qui lui a donné la solution pour baisser ma fièvre.

Je suis toute tremblante lorsqu'il arrive et dit à sœur Yandé de me donner le médicament prescrit par le docteur Momo en plus du paracétamol. Je me suis endormie peu de temps après, sans le voir repartir.

Quelques mois plus tard, j'apprends que lorsque « Toujours » est venu nous trouver, Espérance, sa femme, est restée à la maison désemparée mais en prière, craignant que quelque chose ne m'arrive.

En effet, lorsque ma sœur Fély est décédée la nuit du 27 mai 2011, je venais de lui téléphoner sans savoir qu'elle était très mal. C'est mon frère Wmaphra qui a décroché le téléphone, il m'a dit que ma grande sœur était occupée et qu'il me rappellerait. J'étais sur le point de me coucher et je voulais parler à ma sœur avant de m'endormir. Mais mon frère tardait à me rappeler. Ainsi, j'ai tenté d'appeler une seconde fois. Alors Wmaphra me dit : « Ta sœur ne va vraiment pas bien. » Le coup de fil qui a suivi, environ trois quarts d'heure plus tard, m'annonça sa mort ; je n'ai jamais pu lui parler. Je comprends donc que ma chère cousine soit mal lorsque son mari quitte la maison la nuit parce que je ne suis pas bien.

L'entre-deux

Il y'a ceux qui ne me voient plus depuis un certain temps et qui se posent des questions. Il y a aussi ceux qui me voient arriver et qui savent pourquoi je suis là. Entre les deux, j'ai eu le sentiment de devoir supporter les indiscretions. En quittant Ziguinchor, puis Dakar, j'avais un désir : ne rien dire à maman pour lui épargner une souffrance supplémentaire et inutile. Mais ceux qui ne me voient plus aux évènements publics s'interrogent sur les raisons de mes absences et de mon arrêt de travail.

Étonnement ! Je reçois des messages de personnes avec qui je n'ai pas forcément de liens particuliers. Les unes me disent que je leur manque et qu'elles sont impatientes de me retrouver, les autres me demandent sans détour : « Et ta santé ? » Pour les unes comme pour les autres, je choisis la même courte réponse : « Je vais bien. » Peut-être sont-elles déçues par ma réponse ?

Souvent je n'aurai plus de nouvelles de ces personnes. Beaucoup savent que j'ai des problèmes de santé et attendent seulement que je leur dise de quoi je souffre. Alors en se montrant soucieuses de mon état de santé ou inquiètes

de ma disparition des événements publics, peut-être espèrent-elles me voir ouvrir la porte qui leur permettrait de me poser directement la question : « De quoi souffres-tu ? », et d'assouvir ainsi leur curiosité.

La maladie dont je suis atteinte touche une des parties les plus intimes de la femme : les seins. Dois-je parler du mal qui a atteint un de mes seins et introduire le curieux qui le souhaite dans mon intimité ? Cela m'est non seulement difficile, mais impossible, parce que la pudeur sénégalaise m'empêche d'en parler ouvertement et parce que j'ai peur d'être regardée de cette façon. Je sais que mon silence est incompris, mais je pense surtout que beaucoup ne peuvent imaginer ce que cela fait d'avoir une maman paraplégique depuis plusieurs années, qui a vu mourir sa fille de 36 ans et son frère de 57 ans en l'espace de sept mois. Si j'avais la certitude que maman se remettrait à marcher lorsque je lui annoncerais mon mal, je le ferais sans hésiter et sans réfléchir. Les curieux sympathiques peuvent donc être rassurés : il n'y a pas qu'eux qui ne savent pas réellement ce qui m'arrive ; d'ailleurs ceux qui savent ne l'ont pas tous su par moi. Peu importe par qui, où, quand et comment.

Mon désir d'épargner maman fonctionne plutôt bien. Je ne peux donc pas en vouloir à tous ceux qui cherchent, à un moment donné, à me prouver leur « affection » pour obtenir l'information qu'ils recherchent ou la confirmation de ce qu'ils savent déjà. Le choix de ne rien dire est aussi pesant, mais je dois l'assumer.

En effet, en faisant ce choix, je renonce à un soutien maternel fondamental, que rien ni personne ne peut remplacer. Ce soutien, que je sais fragilisé par les années de paraplégie, je pensais pouvoir m'en passer ; mais la souffrance que j'éprouve, la solitude qui me pèse, font que

l'enfant en moi se réveille ; les larmes comblent un peu ce manque que sa présence pourrait combler. Pendant toute la période de chimiothérapie, je n'arrête pas de penser à elle et, chaque fois que je me sens la force d'aller la voir, chez mon frère Pidrou, je le fais-sans jamais rien lui laisser deviner.

Aujourd'hui, je me demande ce qui me permet de survivre à tout cela sans rien dire. Je n'aurai peut-être jamais une réponse juste à cette question, si ce n'est celle de la foi qui m'a portée. Une certitude : mes bons, fidèles et proches amis sont là, ni très loin, ni trop près. Ils sont là, présents sans poser de questions et me laissant un espace de liberté où je peux exprimer ma douleur dans le silence de la nuit, les larmes, la prière et même l'humour ; parfois, ma colère est réelle et ma révolte palpable. Leur bonne curiosité consiste en une traversée silencieuse des péripéties de ma vie blessée et dans l'accueil quotidien de mes journées, telles qu'elles se présentent, en respectant mes peurs, mes non-dits, qui portent souvent la marque de mes bouleversements intérieurs. Lorsque plus rien ne va, ils sont là !

Je pense fortement à ma sœur partie pour un voyage sans retour, dans la félicité céleste. J'ai peur de mourir très jeune comme elle, mais je réalise que ça peut arriver. Cette peur se transforme en force, à partir d'une conviction qui m'habite et sur laquelle je m'appuie : je mourrai certes un jour, c'est la seule chose dont on est sûr, dit-on souvent ; mais je n'aimerais pas mourir pour m'être laissée aller à la mort.

Un sentiment qui se concrétise lors d'un rendez-vous avec le médecin pour prévoir une intervention chirurgicale. Le docteur Francis m'explique que par prudence, bien que la chimiothérapie ait fait disparaître complètement la tumeur, il est préférable de faire une mastectomie, c'est-à-

dire une ablation complète du sein. Cette proposition me laisse silencieuse, dans la tristesse. En discutant avec le docteur Momo, qui m'encourage durant tout le temps des soins et apporte souvent des réponses à mes questions, je comprends entre les lignes que le fait de ne pas avoir d'enfant peut rendre la chose moins dramatique pour moi.

À quoi bon garder un sein s'il doit me faire du mal ? J'accepte cette proposition, en me disant que si les seins font partie de la sexualité de la femme, quel que soit son état de vie, ils ne sont pas l'essentiel de la femme. Je n'ai pas beaucoup de temps pour intégrer cette réalité, mais je l'accepte et me rends quelques jours plus tard à l'hôpital de Pikine, où le docteur Francis m'a demandé d'aller rencontrer l'anesthésiste pour préparer l'opération prévue le 31 juillet 2012. À partir du moment où j'en arrive à cette étape qui révèle la gravité de ma maladie, beaucoup de choses se passent.

Un jour, je suis en voiture avec ma sœur Korine, lorsqu'elle me dit : « J'ai téléphoné à notre sœur Nawek pour lui parler de ton intervention chirurgicale : patiente et ne va pas à Pikine. Elle va essayer de faire les papiers pour que tu ailles en France. »

Lorsque Korine me dit cela, j'ai déjà rencontré l'anesthésiste et tout est prêt pour que je sois opérée à l'hôpital de Pikine, et notre sœur Nawek se trouve dans un autre pays d'Afrique. Cette proposition me fait l'effet d'un choc. Tout d'un coup, j'ai le sentiment qu'on mesure la gravité de ma souffrance, non seulement physique en raison du lourd traitement subi, mais aussi psychologique parce que la souffrance de la mort de Fély il y a un an est encore très réelle et que je suis atteinte de la même maladie qu'elle.

Attendre ? Où puiser des forces pour m'occuper de mes

papiers, faire des allers et retours supplémentaires sous le soleil du mois d'août et des températures de plus de 35 °C ?

Attendre ! Cette idée m'énerve et me révolte et je me sens tiraillée.

C'est d'ailleurs dans cet entre-deux que ma sœur Dioro remarque mes changements physiques et m'oblige à lui avouer ma faiblesse. Je n'ai plus de cheveux sur la tête, les injections m'ont laissé des séquelles, mes ongles ont noirci et ce qui restait de mes sourcils est tombé. C'est au baptême de notre neveu Séraphin que le voile est levé, ce voile qui couvre ma tête sans cacher ma misère.

Me voilà dans l'entre-deux, ce temps où je dois attendre de savoir si je peux aller en France ou si je dois me rendre à Pikine. Je dois raconter à Dioro toute mon histoire, l'itinéraire depuis mes doutes, mes bilans, mes analyses jusqu'à la chimiothérapie, en passant par le verdict qui a scellé la fin de mon bonheur d'enseignante. Chose inévitable, Dioro pense et se rappelle que cette maladie a emporté notre sœur, sa grande sœur. Elle m'interroge : « Comment as-tu pu supporter cette souffrance seule durant tout ce temps ? »

Je lui confirme qu'en effet, j'étais seule, car il y a des moments de la vie où, même entouré des personnes que nous aimons le plus, on se sent seul, des moments où rien ne peut nous éviter cette solitude ; mais aussi qu'autour de moi une équipe « no stress » s'est formée : Espérance, Pidrou, les Sisters, Nafrocise, Dé, Wmaphra, « Feeling », « Toujours », tous bien présents ; que je voulais épargner ceux qui pouvaient être anéantis par ma situation.

Après cet aveu, je dois enchaîner avec celui de mon voyage imminent en France, ce qui assombrit le visage de Dioro : « Si tu vas en France, c'est que c'est très grave », dit-

elle.

Comment la rassurer ? Je ne me rappelle pas de quelle manière j'y arrive, mais elle m'encourage et accepte de prendre sa place dans l'équipe « no stress », en me suggérant : « Tu ne dis rien à maman, même pas les vraies raisons de ton voyage, je la connais assez bien, elle pourrait en mourir. »

En effet, lorsqu'il arrive quelque chose de difficile à maman, telle que la mort d'un proche, la maladie d'un enfant et même les disputes familiales, comme toutes les familles en connaissent, elle n'arrive plus à s'alimenter pendant plusieurs jours. En revanche, que ma sœur Dioro sache au bout de quatre mois tout ce qui m'est arrivé n'enlève pas mon mal.

Je reste suspendue entre deux réalités incertaines, car, d'une part, le docteur Francis me dit qu'il ne faut pas trop tarder pour l'opération et, de l'autre, l'ambassade me demande un tas de papiers à fournir, dont un résumé de mon dossier médical que le médecin ne montre pas d'enthousiasme à fournir. De son côté, le docteur Lambert, à qui il a été demandé de me faire une attestation de prise en charge en France, semble prendre les choses à la légère en ne motivant pas sa lettre.

Finalement, c'est le docteur Colette qui prend en charge mon dossier, contribuant largement à l'obtention du visa pour la France. Je dois donc partir dans ce pays que je connais déjà, certes, mais ce voyage a un goût amer. Les médecins Francis et Moussa, qui m'ont généreusement accompagnée durant la chimiothérapie, sont persuadés de la nécessité de me faire une mastectomie. Je quitte donc le Sénégal en m'étant préparée à cela.

Lorsque j'arrive en France, dans la deuxième quinzaine

de septembre, ma prise en charge est très rapide et, une semaine après mon arrivée, je suis opérée. C'est une tumorectomie, c'est-à-dire une ablation partielle, qui m'a été suggéré, complétée par une radiothérapie adjuvante.

En plus de la curiosité à laquelle je dois faire face au Sénégal, même après, je dois affronter le regard et les chuchotements de ceux qui savent pourquoi je suis arrivée dans ce pays. Au Sénégal, ceux qui ne m'étaient pas très proches passaient par une méthode « sympathique » pour savoir de quoi je souffrais ou en avoir la confirmation. De ce fait, l'information provenait de source sûre et sa circulation était plus correcte et fiable. En France, la transmission se fait beaucoup par chuchotements, en oubliant que mon ouïe est encore excellente : « Elle est venue se soigner, on l'accueille chez nous pour une année, elle étudie en attendant. »

C'est terrible, tout ça ; j'ai parfois le sentiment de respirer en attendant la mort.

L'entre-deux, c'est tout cela : entre le docteur Fall qui a soigné ma sœur et le collègue des trois médecins qui m'ont suivie ; entre la fin de la chimio et l'opération ; entre le Sénégal et la France ; entre la curiosité à la sénégalaise et la discrétion à la française ; entre les amis, la famille, les proches et la solitude ; entre la peur d'être mal soignée et l'assurance d'être soignée dans un pays qui m'offre des moyens de bien-être psychologique. L'entre-deux, c'est aussi ce temps du questionnement, entre une chirurgie conservatrice et une ablation complète, parfois dans la solitude ; mais une solitude habitée par une présence ou des présences.

L'expérience forte de la solitude que j'ai vécue le 31 décembre 2012 m'a d'ailleurs bouleversée. Enfants et

plus jeunes, nous avons l'habitude d'attendre le passage à la nouvelle année en famille avant de vaquer à nos occupations après un bon repas familial. Nos parents nous présentaient leurs vœux en formulant pour nous des prières de bénédiction, et nous chantions tous ensemble la bonne année en nous souhaitant une bonne année mutuellement.

C'est la tradition dans la plupart des familles, au Sénégal comme en France. Dans nos communautés religieuses, au Sénégal, le moment des vœux est aussi important pour entrer ensemble dans la nouvelle année. Le 31 décembre 2012, après le journal de France 2, j'entends mes sœurs se souhaiter les unes après les autres, comme à l'accoutumée, une bonne soirée avant de monter dans leurs bureaux ou leurs chambres, au premier ou au deuxième étage de notre maison de l'avenue Victor-Hugo.

Je viens de me retrouver pour la première fois toute seule, non seulement pour fêter la Saint-Sylvestre, mais aussi en dehors de mon pays. Ma seule compagne est la lune, qui n'a rien d'autre à m'offrir que son éclat de lumière. En effet, en réalisant que je suis seule en cette nuit de passage, les larmes mouillent mon regard, je me lève pour chercher un manteau et déambuler dans les rues de cette ville de la Drôme où je réside pour le moment. Cette nuit-là, si je suis draguée par quelqu'un qui doit se rendre compte de ma solitude, un homme qui ignore toutefois que je viens de trouver une compagne avec qui discuter : j'ai pris conscience que la lune que je voyais, assise toute seule, était la même que celle que j'avais vue ailleurs dans le monde, dans mon pays. J'ouvre alors mon cœur à ce qu'elle peut me dire, pour dialoguer avec moi-même et avec elle, car seul son silence plein de mots peut faire sens.

Quand la lune me parle, je sais me taire
Son silence se dit dans mon cœur envahi
Je marchais seule sous un ciel étoilé
Je vivais intensément un passage en solitaire
Quand la lune me parle, tout m'est proche
Je la contemple, elle me construit un pont
Le pont où les espoirs et les amitiés se refont
Le pont pour rejoindre tous mes proches
La lune me parle, le clair de lune m'enveloppe
Je médite et les ténèbres sont englouties
Si demain tous ceux à qui je pense sourient
À minuit, ceux que j'oublie comptent.

Le temps passé seule, assise sur un banc public en face d'un jet d'eau, est bienfaisant pour vivre ce passage et entrer dans l'année nouvelle. Le jet d'eau, comme une réponse positive à mon désir de vivre, éveille en moi un bonheur enfantin, qui prend une dimension inouïe lorsqu'éclate le feu d'artifice qui m'annonce que j'ai survécu à l'année 2012 ! Cette année qui m'a tant fait souffrir et si souvent douter du bonheur de vivre.

Maintenant, je peux me lever, être debout comme une vivante, déambuler un instant dans les rues de cette ville que j'aime et, ainsi, prendre ma part dans cette communauté des vivants qui célèbrent joyeusement la vie sur les balcons des immeubles, dans les bars, les cafés, les restaurants. Moi, je le fais en empruntant l'avenue dédiée à cet auteur français que j'aime tant, Victor Hugo, avec qui je partage la conviction que l'on peut détruire la misère.

Cette avenue me conduit, au 113, à l'oratoire de la communauté où, pleine de confiance, je m'arrête pour accueillir de nouveau en Ta présence cette vie que Tu me

donnes, Ô mon Dieu, avant de m'abandonner sereinement dans les bras de Morphée.

Le lendemain, premier jour de l'année 2013, les voix s'entremêlent pour se fondre en souhaits de bonne et heureuse année. Les vœux sont unanimes à mon égard : une meilleure santé. Je peux aussi laisser jaillir de mon cœur les vœux qui, portés par le balbutiement de mes lèvres, traduisent mon émotion.

Les soins sont poursuivis, car l'année 2012 n'a pas emporté toutes mes souffrances. J'entre dans l'incertitude mais j'avance dans la confiance, avec le désir de me battre pour vivre. L'année 2013 ouvre la porte de ma trentième année d'une vie dont je ne dispose pas de tous les fils pour la tisser. Mais invitation m'est faite de commencer l'ouvrage avec ce qui m'est donné, parce que le Maître du chantier est bien présent et s'engage à m'accompagner dans mes incertitudes.

De jour en jour

Je ne sais pas où je vais mais je me réjouis de savoir que la fin de la radiothérapie que j'ai commencée, approche. Cette étape n'est pas douloureuse, et j'ai la chance et le bonheur d'être suivie par un jeune médecin oncologue dont la bienveillance et l'attention me guérissent psychologiquement.

Comme une fleur sur un chemin rocailleux, il a réussi à faire pousser sur le chemin de mon existence l'espoir de lendemains meilleurs, en y jetant la graine de l'optimisme, de la patience et de l'encouragement hebdomadaire. Il n'est pas très grand, ce médecin, mais il a une grande âme et a compris que le temps du médecin est un temps pour les autres et avec eux.

Le patient, c'est lui tant il prend le temps d'exposer ses oreilles au risque de mes questions, dont il n'a pas toujours la réponse : « Comment savoir que je suis guérie docteur ? » Le patient, c'est lui tant il prend le temps de mettre ses mains blanches, si habituées à ce type de gestes, sur ma peau noire devenue si fragile pour y déceler toute étrangeté. Le patient, c'est encore lui tant il cherche les mots justes pour panser

mes maux et apaiser mon esprit empreint à douter et à se questionner.

Il n'est pas habituel de se réjouir d'aller chez un médecin, mais moi, je suis heureuse de le voir, avec la même joie qui m'habite lorsque je revois le docteur Colette, la généraliste, tout comme le chirurgien, le docteur Julien. Ils sont bons !

Un jour, lors d'une visite annuelle chez le docteur Julien, je lui dis à propos de mes résultats d'IRM : « Vous savez, les kystes ne me rassurent pas. Ma première mammographie a révélé un kyste alors que j'avais une tumeur maligne. »

Très sagement et avec beaucoup d'humilité, il me répond : « Il arrive que nous nous racontions nos petites histoires en tant que médecins, mais avec le temps et l'expérience que nous acquerrons, nous nous rendons à l'évidence. Pour votre cas, il est compréhensible de penser au début que vous n'êtes pas malade, vous êtes jeune et, à 29 ans, on n'a pas envie que vous soyez malade, on refoule cette possibilité. »

Cette réponse me touche beaucoup et, même, m'apaise par rapport à ce qui aurait pu être une erreur de jugement au Sénégal. En plus, comme il le dit lui-même : « En Afrique, vous n'avez pas le meilleur matériel pour ces maladies graves. »

À ce sujet, lorsque je pense que l'appareil de radiothérapie a été en panne pendant de longs mois au Sénégal alors que j'étais déjà en France, je prends davantage conscience de la chance que j'ai. Je pense beaucoup à toutes ces femmes malades et je me sens proche de toutes les personnes qui souffrent et qui sont obligées de subir ces désagréments dans l'inquiétude et l'impuissance. Que font

les gouvernants de nos pays ? Pourquoi vont-ils se soigner dans d'autres pays s'ils estiment qu'ils travaillent en conscience à ce que leur pays soit doté de matériels corrects et performants pour soigner les citoyens ?

De jour en jour, je suis invitée à vivre, à travailler à ce que mon quotidien ait des saveurs pascales et Toi, Ô mon Dieu, Tu m'y aides en m'invitant à aller au large avec Toi. Un jour, alors que je ne m'y attends pas, la sœur Arlette m'invite à m'asseoir avec elle dans cet oratoire où je me suis arrêtée pour accueillir de nouveau la vie qui m'a été donnée en cette entrée dans la nouvelle année 2013. Elle me dit : « Tu as souhaité commencer ta préparation à ton engagement définitif dans la congrégation. Avec le conseil nous t'autorisons à commencer cette étape, si tu le souhaites toujours. Tu peux écrire ta demande ! »

Belle surprise ! Je la remercie et, en quittant ce lieu où Tu es le seul témoin, Ô Dieu, nous échangeons un baiser en signe de reconnaissance et d'affection fraternelle. Cette nouvelle me fait un grand bien car je vais pouvoir me préparer à ce oui si fragile, jamais définitif et toujours à redire. Mais je sais que quand Toi Tu T'engages, Dieu d'amour, Tu vas jusqu'au bout.

Pour vivre cette nouvelle étape qui s'offre à moi, c'est Dré qui va devenir ma grande sœur de route et préparer le programme de cette aventure si riche, si humanisante, si nourrissante spirituellement et si réconfortante, quoique parsemée de questionnements et de doutes.

Environ neuf mois, comme le temps d'une gestation, pour me laisser interroger, bousculer, pour goûter à l'amour de Dieu qui ne demande qu'à grandir en moi et m'offrir Sa vie pour que je sache à mon tour m'offrir.

Mes sœurs aînées partagent avec moi leur expérience,

elles qui ont vécu tant d'années de vie religieuse, témoins de la vie reçue et donnée, avec qui je peux parler : elles ne me cachent pas l'exigence d'un tel engagement.

Leur temps passé dans certaines communautés à partager la parole et à approfondir les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté pour le Royaume est déposé par chacune dans la nudité de mes mains et me fait prendre conscience du long chemin que j'ai à faire, un chemin incertain. Mais en même temps, un appel fort retentit au fond de moi et m'invite à regarder ce « trésor dans des vases d'argile » que mes sœurs ont déposé en toute confiance, en partageant avec moi leur expérience de la vie religieuse. Je sens comment leur vie donnée et vécue parfois dans la souffrance laisse transparaître la lumière de la Résurrection, qui se manifeste pour elles dans la joie du service, de l'attention et du souci de l'autre, dans chaque acte posé comme un appel à la vie.

Pourquoi pas moi ? C'est la question qui m'habite chaque fois que j'entends ces femmes qui ont tout donné, chacune à leur manière, avec leurs limites, leurs richesses. Pourquoi avoir peur de Te suivre davantage ?

De jour en jour, de rencontre en rencontre et de partage en partage, mon chemin s'éclaire, soutenu par la confiance qui est née et qui grandit chaque jour entre Dré et moi. Je désire m'engager pour toujours, vivre cette expérience forte et folle de l'amour de Dieu en acceptant le don de Son appel, qu'il me renouvelle. Mais comment Lui répondre sans trébucher ?

Je laisse parler mon cœur pour prendre conscience que si le chemin s'éclaire, il n'est pas encore fait et qu'il faut le recevoir dans la prière. Car l'engagement d'un jour est, comme le représente une sœur âgée, à la manière d'un

ruisseau : « C'est un oui qui passe et qui n'est jamais le même. » Il est donc à accueillir chaque jour, de jour en jour et dans la relation à Dieu qui appelle et donne la grâce.

Mais si la réponse me revient, en toute liberté, elle engage aussi la congrégation, qui a son mot à dire et doit vérifier que mon désir de répondre à l'appel du Seigneur correspond aux exigences de la vie religieuse, à son charisme. En tout cas, je veux avancer dans cette aventure amoureuse avec le Seigneur, qui nécessite de faire l'expérience d'un manque pour chercher chaque jour à nourrir ma foi et à m'appuyer sur la fidélité de Dieu toujours à l'œuvre. Ce désir de répondre m'est donné un jour dans ma prière, dans ma méditation, et j'ai pu l'exprimer en vers, en relisant le cheminement de mes années de vie religieuse à la suite de Jésus Serviteur :

Je voudrais Te suivre comme hier
Fais de ma vie une inlassable prière
Je voudrais T'aimer comme si c'était la fin
« Rassasie-moi dans Ton amour au matin »

Si hier je T'ai suivi sans conviction
Aujourd'hui je veux T'aimer sans condition
Si demain, j'oublie de Te servir
Dans Ta main je désire grandir

Je voudrais être à Toi chaque instant
Me laisser façonner dans Ton temps
Je voudrais être plus petite devant Toi
Me laisser aimer par Toi

Si la croix semble trop lourde à porter
Dans Ton amour je veux me laisser transporter
Si le chemin semble incertain et sans issue
Dans la confiance je garderai les bienfaits reçus

Donne-moi de T'aimer Seigneur
T'aimer comme si c'était la fin
T'aimer avec ce que j'ai été hier
Toute ma vie sera prière.

Cette étape de préparation à mon engagement définitif n'est pas une parenthèse dans mon parcours de soins ; mais j'apprends à l'inscrire dans la courbe de ma vie, où Dieu de Son stylo d'amour me fait reconnaître la beauté de Son écriture. Je continue les séances de kinésithérapie que les médecins ont prescrites parce que mon bras est devenu lui aussi fragile après avoir subi les effets de l'intervention chirurgicale.

C'est contraignant d'être toutes les semaines en kinésithérapie et dans un cursus de soins qui me paraît interminable. Je voudrais passer vraiment à autre chose et vivre sans penser à un rendez-vous médical ; mais la nuit, n'arrivant pas à m'endormir sur le côté de ce bras, ces séances hebdomadaires me paraissent, malgré la contrainte à laquelle elles me soumettent, nécessaires et incontournables.

Le cancer du sein est connu pour faire souvent son apparition à partir de la ménopause, ce qui explique qu'en France, il est fortement recommandé aux femmes de se soumettre à son dépistage à partir de 50 ans, pour prévenir toute apparition de la maladie. Mes antécédents familiaux et mon état personnel obligent les médecins à chercher les origines de ce mal pour prendre toutes les dispositions

nécessaires afin de lutter contre une récédive, qui pourrait arriver de manière inattendue. Je crains le pire mais je dois faire ce test génétique pour être mieux prise en charge.

Le rendez-vous avec la généticienne va de nouveau me placer sur un itinéraire que je connais pour l'avoir suivi au Sénégal : il faut faire des prélèvements sanguins, encore.

Lorsque l'on se soumet à de telles analyses, on ne sait jamais quelle trace infime de la maladie transporte notre sang, rien à l'œil nu ne permet de le déterminer, je dois patienter le temps qu'il faut avant de savoir que j'ai des mutations génétiques BRCA1 qui m'exposent à un risque de cancer.

Ces résultats me plongent de nouveau dans un découragement énorme, avec le sentiment d'être abandonnée par la vie. Je dois être réopérée par précaution, cette nouvelle me déstabilise énormément et transforme mes nuits en un véritable cauchemar. Dans ces moments-là, la question qui m'habite est réellement celle de mon avenir, parce que je pense que je ne pourrai plus rien faire avec une santé si fragile.

Le jour où le chirurgien m'annonce la deuxième intervention chirurgicale à visée préventive, je pleure parce que je souffre très profondément à l'intérieur de moi sans pouvoir extérioriser cette souffrance. Quelque chose de mon être femme va de nouveau être touchée et cette réalité m'enferme dans ma chambre où ma seule compagne est ce liquide salé qui coule de mes yeux sans rien pour l'arrêter.

L'arrivée d'Arlette dans cet espace qui est devenu le mien, celui de mon intimité, que j'occupe depuis mon arrivée au 113, ne parvient pas à briser ce mur en face duquel je me trouve. Je suis assise sur mon lit, tournant le dos à tout ce qui pourrait m'ouvrir à la vie : la fenêtre, qui

offre des germes d'espérance à travers la lumière qu'elle laisse passer, la porte, qui conduit vers les autres, cette table et cette chaise sur laquelle je me suis si souvent assise pour écrire quelques mots, lire, rêver, voyager sans me déplacer.

Je tournais le dos à tout cela sans le vouloir et je reste assise face au mur, tout en cherchant à comprendre l'incompréhensible, dont le goût amer me fait régurgiter. Il y a des moments dans la vie où rien, ni personne ne peut nous consoler.

Depuis la mort de ma sœur, je me découvre de plus en plus fragile moralement. Le silence de ma chambre devient parfois un fardeau à porter, et ce fardeau se pose de nouveau sur mes épaules après l'annonce d'une nouvelle intervention chirurgicale préventive. Plus tard, je réalise que la force de la souffrance peut nous renfermer sur nous-mêmes, comme un étau, et qu'il est nécessaire, pour sortir de ce mal qui nous enfonce, de lutter. Car le temps de la souffrance n'est pas le moment favorable pour rechercher la solitude. Lutter avec d'autres, cela suppose de se sentir en confiance avec quelqu'un pour oser s'exposer et mettre des mots sur ce que l'on vit et ressent.

Pour moi, être accompagnée par une sœur aînée durant le temps de la préparation à mon engagement définitif a des effets « thérapeutiques ». Pourtant nos relations ne sont pas toujours faciles et nous avons besoin, l'une comme l'autre, de la confiance sur laquelle fonder un échange paisible. J'ai besoin d'une grande sœur avec qui parler sans être jugée, une sœur qui puisse m'écouter simplement et me laisser exprimer ma souffrance, mes blessures.

Petit à petit, quelque chose de vrai surgit et grandit au fil des événements et des rencontres, me donnant de vivre l'expérience d'une fraternité sincère. Cette fraternité m'est

nécessaire pour affronter ce qu'il y a encore de difficile dans mes soins, dans mon discernement, dans mes démarches administratives. Une difficulté en cache souvent une autre et, jusqu'en 2015, je connais des moments de trouble, liés à la décision de prononcer mon engagement définitif en 2014, au renouvellement de mon titre de séjour en 2015, et à une fracture du genou après une chute qui m'oblige à suspendre mes cours à l'université et à être immobilisée pendant près de deux mois. Je poursuis en effet mes études de théologie entamées en ligne à la Catho de Lyon depuis le Sénégal. En 2016, je termine ma deuxième année de Licence.

Je connais cependant des instants de bonheur, à accueillir dans la foi, même si certaines difficultés font tâche d'huile et restent longtemps dans la mémoire, surtout lorsqu'elle est bonne ! La foi ne consiste pas à penser naïvement que tout ira bien. Non, Dieu n'est pas dans la naïveté : il faut accepter de traverser les épreuves en choisissant de vivre pleinement ce qui est offert. C'est ce que le mari de ma cousine Espérance voulait me dire lorsqu'il me disait : « Toujours. »

L'apôtre Paul, pour qui la croix est un lieu de salut, est en cela un référent, car dans l'expérience de ses souffrances, il a fait l'expérience du Fils qui fait face à l'épreuve. C'est en accueillant dans la foi l'épreuve, que Paul a laissé Dieu l'habiter et qu'il L'a rendu présent dans le monde. C'est aussi cela le contenu de son évangile, fondé sur la mort et la résurrection du Christ.

Je crois fortement que l'Esprit soutient le croyant, qu'il me soutient et me donne de goûter à la nouveauté de la vie qu'offre cette résurrection ; le Christ est ressuscité, je le crois, je l'ai vu dans la vie de nombreux hommes et femmes, dans celle de maman, qui est pourtant restée paraplégique !

S'il est légitime que je désire fortement, comme toute personne qui connaît des problèmes de santé, une guérison complète et l'assurance que tout ce que j'ai souffert est rangé dans les registres du passé, aujourd'hui ce qui compte pour moi, c'est le don de l'Esprit qui sans cesse me restaure dans la foi et me donne de demeurer dans cette grâce de la vie nouvelle en Jésus-Christ mort et ressuscité.

La fidélité de Dieu et la fidélité à Dieu dans l'épreuve donne la grâce d'être des fils avec le Fils et permet de lutter contre le mal en ce monde. Si l'Esprit, qui régénère dans la vie nouvelle avec le Christ, soutient mon combat et si le don silencieux de l'amour et de la présence de Dieu me fortifie et m'apaise dans la foi, alors pourquoi ne pas sourire, rendre grâce et dire merci pour tant de merveilles dans ma vie ? Des merveilles, oui !

Même si les larmes sont là et si la tentation du découragement est réelle dans telle ou telle autre situation, je garde quelque part au fond de mon cœur cette parole qu'un père jésuite a scellé en moi quelques jours avant mon engagement définitif, à la fin de ma retraite : « Aussi bas que vous puissiez tomber, ne cessez jamais de croire que Dieu vous aime ! »

Je peux aussi dire qu'aussi profondément que je puisse souffrir, Dieu ne cesse jamais de m'aimer et ne s'éloigne pas. Dieu m'aime, je n'en doute plus et, comme Il passe souvent par les autres pour me le dire, je voudrais les remercier d'être les médiateurs de cet amour. Tous ces médecins qui m'ont soignée et qui continuent à veiller sans se lasser à ce que je sois suivie régulièrement, ceux du Sénégal et de la France. Sans ma congrégation, ce suivi n'aurait pas été possible. Ils sont nombreux ceux qui ont combattu à mes côtés et m'ont tendu la main discrètement pour me relever,

favoriser la traversée et me convaincre que la vie vaut la peine d'être vécue parce qu'elle est belle !

Aujourd'hui, si je peux continuer à sourire et parfois à oublier ce chemin rocailleux, c'est que beaucoup de graines ont germé et ont donné des fleurs aux couleurs de l'amitié, de la fraternité, du service, de la confiance, de la foi, du pardon, de la détermination, du goût de vivre et, peut-être, du consentement au réel, nécessaire pour avancer et pour ne pas stagner dans le passé. J'ai goûté à la force de la parole qui libère et guérit, alors je peux sourire comme un de mes médecins, qui me dit un jour, en souriant d'ailleurs : « Le Seigneur m'a lâché hier. »

Lorsque je lui ai demandé pourquoi ? Il m'a répondu : « Parce que mon vélo est tombé en panne ! » J'ai répliqué en souriant à mon tour : « Lorsque je vous vois sourire, je me dis qu'il doit être souvent présent dans votre vie. » Ce qu'il a admis en me disant : « Pour ça oui ! ». Ce même médecin m'a envoyé un mot à l'occasion de mon engagement définitif, et je pense que je garderai aussi longtemps ses mots : « Je ne sais pas si la pensée que j'aurai pour vous le 21 juin sera une prière, mais mon esprit sera avec vous et avec toutes vos sœurs en ce jour si symbolique. »

Ce jour si symbolique est une des raisons de mon bonheur et de mon action de grâce, qui accompagnent mon engagement à servir à la suite de Jésus Serviteur. Si mon médecin ne sait pas si sa pensée est une prière, je voudrais lui demander en pensant à moi, de penser au Dieu en qui je crois et qui fait que ce jour est symbolique pour moi, pour ma congrégation et pour ma famille, venue du Sénégal pour m'accompagner dans ma réponse à l'appel reçu et vivre cet événement d'Église avec l'Église, à Valence.

J'ai tellement de raisons de me réjouir au-delà de mes

difficultés !

Si, entre le début de 2011 jusqu'en 2015 environ, plusieurs situations et évènements m'ont fait connaître des périodes difficiles, des moments heureux se sont mêlés à ce qui pouvait me faire souffrir. J'ai vécu des rencontres extraordinaires, moments où j'ai eu le sentiment de revivre pleinement. Je pense à tous ces moments passés au bord du Rhône à marcher et à discuter avec une sœur, qui m'ont construite. Bien que les chemins que nous empruntons aient été parfois sans issue, je trouvais souvent des issues à mes questionnements et j'apprenais à renaître. La marche était non seulement bienfaisante pour ma santé physique, mais également pour le mental qui, dit-on souvent, contribue à la guérison à 50 %.

Je pense aussi à cette année vécue à Fribourg en Suisse, à la cité Saint-Justin, à ces rencontres du quotidien, à ces échanges fraternels avec l'une ou l'autre sœur, à toutes ces personnes qui m'aident et qui me permettent d'en soutenir d'autres, à cette visite auprès de quelqu'un qui, gravement malade, m'a dit : « Le Père éternel est là, Il ne m'abandonne pas, je ne sais pas quand Il viendra me chercher. »

Que de bonnes choses vécues, dont j'ai été témoin et que je désire continuer à vivre dans le mouvement de ceux qui sont appelés à coopérer à l'œuvre de Dieu, en étant des ponts vers plus de vie.

Et si nous étions des ponts vers plus de vie ?

Été 2017. Je suis en vacances en famille lorsque je rencontre Lamine, un jeune de 19 ans qui ne va plus à l'école depuis au moins quatre ans. Le papa de Lamine est musulman, sa maman était une catholique mariée à un autre musulman qui n'est pas son père, avec qui elle a eu cinq enfants.

Pendant mon séjour en famille, j'observe beaucoup et écoute tous ces jeunes qui ont pris l'habitude de venir chez maman parce qu'ils s'y trouvent bien. Le comportement de Lamine, qui a perdu sa maman qui n'avait que 40 ans, me marque beaucoup. Il est doux et calme, son regard laisse transparaître une soif de vie, même si je le sens parfois absent des conversations.

Un jour, ma sœur Dioro me dit : « Je me soucie beaucoup de Lamine. C'est un garçon très correct. J'aimerais tellement l'aider, mais je n'en ai pas les moyens. »

En effet, Lamine est un jeune bien élevé. Lorsque sa maman est tombée gravement malade, il était en classe de 4^e et a été obligé d'arrêter ses études pour l'aider, mais elle

est malheureusement décédée quelques années plus tard. Comment aider ce jeune de 19 ans qui n'est pas allé à l'école depuis environ quatre ans et n'a pas obtenu son brevet de fin d'études moyennes ?

En interrogeant Lamine sur ses désirs et ses perspectives d'avenir, je suis bouleversée lorsqu'il me dit : « Ma sœur, si je trouve quelqu'un pour m'aider, j'aimerais tenter ma chance et reprendre mes études. » Reprendre les études, pour ce jeune, veut dire accepter de refaire la 4^e ou, au moins, la 3^e, et être dans la même classe que des plus jeunes que lui.

J'avance dans les échanges avec lui pour sentir son désir et m'assurer qu'il est prêt pour une telle aventure, et Dioro devient de plus en plus certaine de la détermination de Lamine. Mais cette détermination ne suffit pas pour l'aider ; il faut trouver quelqu'un qui peut et accepte au moins de prendre en charge sa scolarité. Lamine sait que je n'ai pas les moyens financiers de le faire personnellement.

Mon séjour tirant à sa fin, la date de mon retour en France approche sans qu'aucune solution ne soit trouvée et que nous puissions dire à Lamine qu'il sera élève à la rentrée d'octobre.

Dioro s'engage à poursuivre les investigations pour Lamine et, de retour en France, je reste habitée par le désir de ce jeune.

Mais étant moi-même étudiante, j'ai aussi à m'occuper de ma rentrée universitaire puisque je vais vivre une année Erasmus en Suisse, et que je dois pour cela déménager. J'espère que Dioro trouvera une solution, mais aucune lueur d'espoir ne pointe à l'horizon jusqu'à la deuxième quinzaine d'octobre alors que les cours ont déjà démarré dans la plupart des établissements au Sénégal.

Tout semble donc compromis quand une ancienne auditrice libre de mon université, avec qui j'ai gardé de bons liens, m'écrit : « Je voudrais te donner de l'argent pour aider quelqu'un. »

Cette proposition providentielle et heureuse me surprend agréablement et me soulage en partie, parce qu'en octobre, il faut trouver une famille qui accepte d'offrir l'hospitalité à Lamine et un établissement qui lui ouvre ses portes après quatre années d'interruption de ses études. Entre temps, Lamine, qui était resté dans le sud du pays après les obsèques de sa maman, est retourné vivre chez son beau-père et a pris soin de ses jeunes frères et de sa sœur, âgés de 4 à 13 ans.

Depuis Fribourg, je tente de trouver un hébergement idéal pour Lamine, et un établissement en lien avec Dioro qui, de son côté fait des pieds et des mains sans rien dire à Lamine pour ne pas lui donner de faux espoirs.

Je pense alors que mon parrain, qui est directeur d'école, peut avoir de bonnes idées sur la question et je décide de l'interroger. C'est lui qui m'a finalement donné la solution miracle en me conseillant de contacter une congrégation religieuse masculine, des religieux qui dirigent plusieurs foyers de jeunes au Sénégal et qui pourraient l'accueillir, puisque ces foyers sont ouverts à des jeunes sans distinction de religions.

Après plusieurs contacts par WhatsApp et quelques coups de fil, je peux enfin exposer la situation de Lamine au responsable d'un des foyers. Je ne connais pas ce religieux, mais il me rassurait en me disant : « Laissez-moi le temps de vérifier les listes et rappelez-moi dans deux jours. »

Lorsque le moment de le rappeler arrive, les nombreuses tentatives pour le joindre dans la journée

échouent, et ce n'est qu'à 1 h du matin en Suisse (23 h au Sénégal) que je peux lui parler. Après lui avoir rappelé le contexte de mon appel, il me répond sans hésiter : « Ma sœur, c'est bon ! Lamine a une place au foyer et pourra s'inscrire au collège privé. »

Cette nouvelle me tient éveillée jusqu'à l'aube. Lamine peut donc s'inscrire en classe de 3^e et préparer son brevet, qu'il obtient en juillet 2018. À l'annonce de ses résultats d'examen, je suis de nouveau au Sénégal pour accompagner maman qui doit passer plusieurs examens médicaux à Dakar. Tout le monde est heureux pour Lamine et je le suis tellement pour lui que je me cache dans les toilettes pour pleurer.

Maintenant, que va-t-il faire ?

Il souhaite entrer en seconde et nous nous attendons tous à ce qu'il reste au foyer et s'inscrive dans le même collège si nous trouvons une bonne volonté pour payer sa scolarité.

Dioro est régulièrement en contact avec la maîtresse du foyer, celle qui accompagne la vie quotidienne des jeunes. Malheureusement, à partir du mois de septembre, elle devient injoignable et il est difficile de savoir à quelle date doit avoir lieu la rentrée au foyer.

Après les résultats du brevet, je téléphone au religieux qui a généreusement offert une place à Lamine dans ce foyer pour le remercier. Mais lorsque j'aborde la question de la rentrée d'octobre, il me demande de le recontacter, sans jamais me laisser entendre, ni deviner que Lamine pourrait ne pas être accepté au foyer à la rentrée.

En octobre, l'année scolaire est sur le point de reprendre quand Dioro apprend enfin que Lamine ne retournera pas au foyer pour l'année 2018-2019. Qu'a-t-il

fait de si grave pour être puni sans aucun avertissement, car rien ne laissait augurer d'un renvoi ?

Lamine a, avec plusieurs de ses camarades, enfreint le règlement intérieur en sortant sans autorisation et parfois en escaladant le mur. Si je reconnais que Lamine et ses amis ont commis des erreurs, méritent-ils un renvoi si strict et sans que les parents soient prévenus à l'avance pour trouver d'autres solutions à leur scolarité ? Il me semble que la sanction n'est pas proportionnée à la faute. Cette décision est un véritable coup de massue aussi bien pour Lamine que pour nous, comme pour beaucoup d'autres parents. Pour comprendre ce qui se passe, je tiens à recontacter le responsable, qui a entre temps changé.

L'homme qui me répond au bout du fil est une connaissance avec qui j'ai vécu des moments importants de formation au sein de la Jeunesse Étudiante Catholique, au Sénégal. Il m'explique que les courriers de décision doivent être transmis aux familles avant le mois de septembre et que la maîtresse du foyer n'a pas fait ce qu'il fallait. Bien qu'il reconnaisse les erreurs de procédure, je tiens à lui raconter brièvement l'histoire de Lamine et il me dit : « Si j'avais su que Lamine était ton protégé, je l'aurais gardé. »

Cette idée contribue à me décourager davantage, parce que je n'aime pas l'expression « ton protégé » lorsqu'on soutient quelqu'un. En plus, si ce jeune pouvait être maintenu dans le foyer parce que j'avais le souci de ses études, pourquoi ne pourrait-il pas y rester malgré ses erreurs, parce qu'il a besoin d'être soutenu ? Et les autres jeunes obligés eux aussi de partir du foyer de cette manière-là ? Ils ne seront peut-être jamais privilégiés parce que personne ne connaît spécialement leurs parents ou les adultes qui les accompagnent et cheminent avec eux !

Lamine a encore de la chance : une jeune étudiante, rencontrée dans ma mission d'accompagnement des jeunes, accepte de payer sa scolarité ; il recommence ses études, avec un retard qui se répercute dans son travail scolaire au premier semestre.

Il vit aujourd'hui chez des proches, sans savoir qui prendra en charge sa formation dans les années à venir. Il a 21 ans.

L'histoire de Lamine est celle de beaucoup d'enfants et de jeunes qui me font penser à Cosette, un des personnages principaux du roman de Victor Hugo, *Les Misérables*.

En effet, Cosette est la fille de Fantine et de Tholomyès, qui ne s'est jamais occupé, ni soucie d'elle, mais l'a abandonnée avec sa mère, Fantine, qui souhaite retourner vivre à Montreuil-sur-Mer, ville où elle est née, en espérant y trouver du travail. Elle quitte donc Paris et sur son chemin, à Montfermeil, dans le 93 dirions-nous aujourd'hui, elle rencontre un couple, les Thénardier, qui tiennent une auberge. L'allure plutôt joyeuse des deux enfants de ce couple, Éponine et Azelma, laisse croire à Fantine que cette rencontre est un signe du ciel : elle se dit que c'est le Bon Dieu qui l'a faite passer devant cette auberge et elle demande aux Thénardier de garder sa fille, sans se douter de la vie qu'ils lui feraient subir. Fantine s'en va donc, laissant derrière elle sa fille, qui sera la servante de l'auberge.

Cosette est maltraitée, mal habillée, alors que sa maman continue d'envoyer, au prix d'énormes sacrifices, la pension qui doit servir à prendre soin de sa fille : elle vend ses cheveux, ses dents, et se vend elle-même dans la prostitution.

L'apparition de Jean Valjean, un autre personnage de ce roman, montre que même absente, Fantine garde sa fille

dans son cœur puisque Jean Valjean n'oublie pas la promesse qu'il lui a faite de s'occuper de sa fille. La nuit de Noël, nuit où l'Enfant-Dieu, Prince de la paix, est venu partager notre humanité, est la nuit de la liberté pour Cosette, seule dans sa nuit aussi bien intérieure qu'extérieure, car Jean Valjean apparaît en messager de lumière et est pour elle un pont vers plus de vie. Il délivre Cosette de sa peur en l'aidant dans son labeur quotidien, qui consiste à puiser et à porter un seau d'eau toute seule. Si l'eau est indispensable pour la vie, ce seau d'eau est un fardeau quotidien dans la vie de la petite fille. Mais Cosette rencontre un adulte qui lui fait croire non seulement à l'amour, à la vie, mais le lui montre concrètement.

La misère de Cosette, au XIX^e siècle, est celle de certains enfants au Sénégal, comme dans le monde, aujourd'hui. Des enfants qui ont perdu leurs parents et ne peuvent trouver des familles pour les réchauffer et les aider à grandir. Des enfants et des jeunes qui voient leurs parents souffrir de maladies graves et ne peuvent plus s'occuper d'eux. Que de Cosette vivent dans nos sociétés, maltraitées et mal aimées, privées d'affection maternelle, paternelle, ou simplement de chaleur humaine. Elles sont blessées par la vie, par leur milieu familial, comme ces petites filles et ces jeunes adolescentes que je rencontre lors d'un stage de formation à la vie religieuse appelé « expériment de pauvreté » ; elles ont été obligées de quitter leur maison familiale. Elles ont subi des violences sexuelles ou bien leurs mères se prostituaient, comme Fantine, pour les nourrir, pour assurer leur éducation ; certaines ont été contraintes d'effectuer de rudes travaux, comme Cosette, et ne savent pas ce que signifie avoir un père et être aimées par lui.

En sortant encore aujourd'hui dans les rues de notre

capitale, Dakar, ou dans celles de nos régions et à toutes les heures de la journée, il arrive que nous rencontrions des enfants qui, comme Gavroche, n'ont que la rue pour maison. Ils sont mendiants, agressifs, drogués... parce que rejetés par leurs parents, oubliés par la société. Ils font de la mendicité un droit, comme ce jeune garçon que je rencontre dans les rues de mon pays en décembre 2008 et qui est persuadé qu'il n'y a pas de mal à mendier.

Je pense qu'il est possible de sortir ces enfants de ces situations, en misant sur l'éducation et l'accompagnement à la scolarité. L'éducation des enfants et des jeunes est aujourd'hui un des moyens privilégiés pour éviter les grands problèmes sociétaux que connaissent nos pays.

Beaucoup d'hommes, de femmes, sont empêchés de réaliser leur vocation, sont sur le chemin de la déchéance, dans des difficultés morales et financières, dans des situations sociales précaires, et ont en charge seuls leurs enfants. Pour eux, je voudrais demander aux gouvernants de ne pas oublier leurs enfants, qui n'ont rien demandé et subissent ces situations. Je voudrais dire à toutes les personnes de bonne volonté qui le peuvent et le souhaitent, qu'en payant la scolarité d'un enfant en situation de précarité, elles contribuent à réduire la misère et donnent à ces enfants, à ces jeunes et à leurs familles, la possibilité de croire en l'amour, en la vie. Les enfants d'aujourd'hui sont les adultes de demain, et nos sociétés seront ce que deviendront ces enfants.

J'ai rencontré quelques-uns de ces enfants et de ces jeunes oubliés dans mes petites années d'enseignement, et je sais combien ils portent un fardeau qui peut les empêcher de réussir.

Lorsqu'une femme est atteinte du cancer ou d'une autre

maladie grave, je pense aux dialyses, à celles qui n'ont pas les moyens financiers de se soigner et de continuer à prendre en charge la scolarité de leur enfant, il est des gestes qui libèrent et contribuent à la santé morale de ces femmes ou des hommes atteints par la maladie. Il est nécessaire pour eux que se lèvent des passeurs de vie, qui tiennent le flambeau de la solidarité, de la compassion, de l'accompagnement, pour que leurs enfants adviennent à eux-mêmes. Agissons ! Les petits gestes sont grands parce qu'ils façonnent les bâtisseurs du monde de demain.

Épilogue

J'ai souvent écrit des textes que j'ai ensuite jeté parce que je pensais qu'écrire relevait du domaine de l'intime. Mais à force d'entendre un pasteur dire que j'étais « le sourire de la cathédrale », j'ai voulu reprendre ce petit témoignage que j'avais commencé depuis fort longtemps pour découvrir comment j'ai été traversée par la lumière de la résurrection.

J'ai voulu reprendre ce témoignage pour dire que, si ce sourire est naturel et vient souvent tout seul, il est peut-être

le fruit de ma résilience face à la souffrance, la mienne, mais aussi celle que la paraplégie de maman me fait vivre si souvent dans le silence : quinze ans que je rêve en vain de la voir remarcher ou, au moins, se remettre debout. Je ne souris pas toujours, je le sais parce qu'il m'arrive de pleurer encore ; mais je ressens une joie intérieure et une reconnaissance d'être dans cette vie telle que je suis, avec mes limites et ma vulnérabilité, en sachant que le Seigneur les prend chaque jour avec Lui pour les transformer en force de vie. Et sans ma congrégation, ce sourire ne serait peut-être pas possible !

Lorsque beaucoup de touristes, de croyants, de chercheurs de Dieu passent dans une cathédrale, par exemple, puis s'en vont, Dieu, Lui, demeure. C'est ainsi qu'Il a demeuré dans ma vie, au cœur de ma maladie, de mes soins et de toutes les difficultés que j'ai rencontrées. Il m'a aussi fait la grâce de Le voir présent dans la vie de Lamine comme de beaucoup d'autres enfants et de jeunes, avec qui et pour qui, Il m'appelle à être la témoin discrète et silencieuse de Son œuvre.

L'expérience du manque qu'il m'a fait éprouver dans la maladie, m'a fait comprendre que l'on n'est jamais libre tout seul. Car celui qui prétend tout avoir, n'éprouve pas le vide qui est le lieu de la rencontre avec Dieu et avec les autres.

Garder le sourire, alors qu'au fond de soi l'on peut souffrir, est peut-être un signe d'espérance, l'espérance qui fait vivre au quotidien et persévérer.

Espérer quelque chose qui ne nous est pas encore donné, espérer parce que Celui en qui nous croyons et qui promet tout est Lui-même Celui qui permet la traversée de l'épreuve et qui fait que la joie peut déborder un jour ou l'autre (Ps. 15).

Je vis aujourd'hui dans la confiance, avec le désir de soutenir ces jeunes et ces enfants, en étant avec d'autres, ce pont solidaire que chaque adulte peut traverser pour rejoindre un enfant en situation de précarité et lui permettre de faire un jour cette traversée vers plus de vie.

Même si j'ai conscience que rien n'est gagné, j'intègre la réalité de la fragilité de ma santé dans ce que j'ai à vivre, et je vis pleinement avec les moyens dont je dispose là où je suis. Et la vie continue !

L'inattendu

L'inattendu est dans le quotidien
L'inattendu creuse la patience
L'inattendu fait vivre en stoïcien
L'inattendu apprend à faire face

Rien que d'être surprise par cet inattendu
Ma liberté s'est envolée, j'ai été dépendante
Je n'ai pas pu accueillir ce qui était attendu
Mais j'ai refusé d'être la perdante

L'inattendu s'est installé et a gagné plusieurs mois
Je ne m'y étais pas préparée, j'ai perdu mes forces
Je me battrai toute ma vie pour vaincre cet émoi
Grâce à vous, j'ai retrouvé mes forces

Ma vie a été comme l'Emmaüs d'hier
Alors qu'Il marche à chaque heure
Sa présence me fortifie et je peux être fière
Car l'inattendu est au bout, chemin de bonheur.

Remerciements

Merci !

- À vous les combattants de la vie, de tout pays et de toute croyance, pour vos soins et votre savoir-faire, avec de petits comme de grands moyens.

Vous, hommes et femmes de patience, je veux vous appeler « les aide-sain » parce que vous êtes des médecins : docteur Moreira, docteur Aunave-Glesner, docteur Gueye, docteur Barletta, docteur Dieng, docteur Fleury, docteur Kane-Gueye.

Merci !

- À vous les combattants de l'amour, vous ma famille et mes ami(e)s, de toute origine et de toute ethnie, pour votre présence et votre solidarité.

Vous, hommes et femmes, grands ou petits, je veux vous appeler les serviteurs de la gratuité parce que vous n'avez rien attendu en retour : mes sœurs, mes frères, mes ami(e)s, mon parrain et ma marraine, toute ma famille.

Merci !

- À vous les combattantes de la fraternité et servantes de l'amour de Dieu, de toute couleur et de tout âge, pour votre service et votre attention, pour votre présence et votre vie reçue et offerte.

Vous, mes sœurs de Jésus Serviteur, je veux vous appeler les témoins de l'amour de Dieu, vous qui cherchez à imiter Jésus en lavant les pieds des hommes de notre temps : Geneviève, Andrée et vos conseils respectifs, Françoise, Michèle, Jeanne, Bernadette, Léonce, Joséfina, Mariane, Denise. Vos prénoms qui résonnent en moi, traduisent la diversité de la congrégation et portent ma reconnaissance à chacune.

Merci !

- À vous les combattants du savoir, de toute école et de toute discipline, pour la transmission et l'accompagnement.

Vous, hommes et femmes chercheurs, pédagogues, accompagnateurs, je veux vous appeler les serviteurs de la lumière, mes maîtres, catéchistes et accompagnateurs humains et spirituels, mes professeurs de la Catho de Lyon et de l'université de Fribourg, M. Collaud, Mme Ndeye Marie Diédhiou (Nioulé). Vous m'avez transmis un savoir et m'avez permis de mieux avancer vers la vie.

Merci !

- À vous les combattants du quotidien, vous que la vie m'a permis de rencontrer dans le partage, l'amitié, le service et, parfois, dans la douleur.

Vous que je ne nomme pas, mais qui êtes présents.

Vous, hommes et femmes de tout lieu et de toute condition, pour votre soutien et votre confiance, pour votre discrétion, je veux vous appeler les serviteurs du réel :

Suzanne et Claude Charton, l'œuvre Saint-Justin et la cité de Fribourg, vous lecteurs, père Marcel Kantoussan, mon cousin, premier lecteur de cet écrit alors qu'il n'était qu'un brouillon.

Merci !

- À toi la combattante pour la vie, de l'amour, de la fraternité, du savoir, du quotidien.

Toi, la femme de patience et servante de la fraternité et de la gratuité. Tu es ma première « aide-sain » et mon aide dans la vie, servante de cette vie que le Créateur t'a confiée. Toi qui, la première, avec papa, m'a transmis le savoir et m'a accompagnée dans ma vie humaine et spirituelle. Maman, tu es petite et grande à la fois.

Dans la foi, tu as lavé les pieds de tant d'enfants et de jeunes en faisant de tes petits moyens un tremplin pour le partage et la solidarité. Le courage et la force que tu m'as transmis dans la foi me portent. Tu ne marches plus et pourtant tu restes debout !

Merci !

- À tous ceux qui m'ont permis de traverser des ponts vers plus de vie et qui dorment dans la paix et la lumière de Dieu !

Table des matières

Préface	7
Avant-propos.....	11
Les doutes.....	15
Une liberté mise à l'épreuve.....	27
L'aveu de ma faiblesse	35
Tous les trois fois sept jours.....	43
L'entre-deux.....	53
De jour en jour	63
Et si nous étions des ponts vers pour plus de vie ?	77
Épilogue.....	85
L'inattendu.....	87
Remerciements.....	89

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

194 avenue du Président Wilson – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-414-38364-1

ISBN pdf : 978-2-414-38365-8

ISBN epub : 978-2-414-39720-4

Dépôt légal : novembre 2019

© Edilivre, 2019

Imprimé en France, 2019